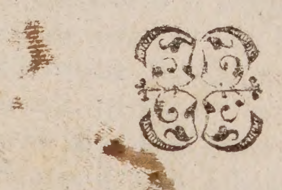
LETTRE EN FORME DE DISSERTATION

POUR SERVIR DE REPONSE aux difficultez qui ont été faites contre le Livre des *Observations sur la Saignée du pied & sur la Purgation, au commencement de la petite Verole*, &c.



A PARIS,

Chez GUILLAUME CAVELIER Fils, ruë S. Jacques, près la Fontaine S. Severin, au Lys d'Or.

M. DCC. XXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

Approbation du Cenſeur Royal.

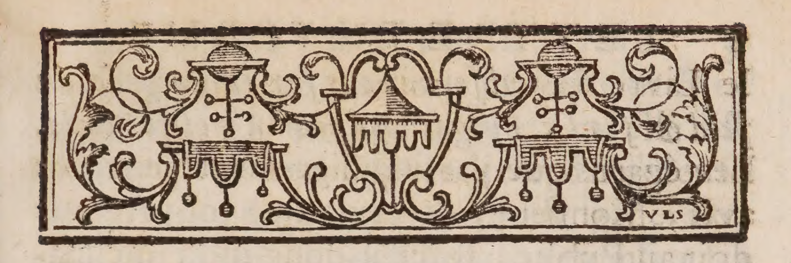
J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, cette *Lettre* &c. dans laquelle je n'ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'Impreſſion. Fait à Paris, ce 6. Novembre, 1724. BURETTE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la Grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes Ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos juſticiers qu'il appartiendra. SALUT. Notre bien aimé Guillaume Cavelier, fils, Libaire à Paris, nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour l'impreſſion des *Obſervaticns ſur la Petite Verole, les Fievres malignes & les grandes maladies*, Nous avons permis & permettons par ces Preſentes audit Cavelier, de faire imprimer ledit Livre en tels volumes, formes, marges, caracteres, conjointement ou ſéparément & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *trois* années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes; faiſons deffenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres perſonnes ds quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en inrroduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier

& en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes; du contenu desquelles Vous demandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro Charte Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le dix-huitéme jour du mois de Mai, l'an de grace mil sept cens vingt-quatre, & de notre Regne le neuviéme. Par le Roi en son Conseil. DE SAINT HILAIRE.

Registré sur le Livre V. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris. N. 841. Fol. 518. conformément aux anciens Reglemens, confirmez par celui du 18. Février 1723. A Paris le vingt-trois May mil sept cens vingt-quatre. BRUNET, *Syndic.*



LETTRE EN FORME DE DISSERTATION

POUR SERVIR DE RE'PONSE aux difficultez qui ont été faites contre le Livre des *Observations sur la Saignée du pied & sur la Purgation au commencement de la petite Verole*, &c.



ONSIEUR,

C'est une Réponse que vous m'inspirez pour prévenir ou dissiper les interprétations infideles ou malignes qu'on répand contre

le Livre des *Observations sur la Saignée du pied & sur la Purgation dans la petite Verole.* Les égards que j'ai singulierement pour vos avis, Monsieur, & ceux que tout Auteur doit au Public, forcent donc mon inclination naturellement peu portée à ces sortes de réponse; parce qu'elles sont pour l'ordinaire plus propres à entretenir des querelles d'Auteur, ou des démêlez litteraires, qu'à les éclaircir ou à les terminer. La vie d'ailleurs si fort accourcie par le nombre des soins & par la multiplicité des devoirs qu'un Medecin a à remplir, ne devroit point ce semble être employée à ces sortes d'ouvrages satisfaisans souvent pour la passion ou le ressentiment des Particuliers, mais rarement utiles au bien public ou à l'avancement des Sciences. J'ai toujours cru qu'il suffisoit à un Auteur d'écrire de bonne foi ce qu'il croit pouvoir servir à la Societé; remettant au surplus à l'équité du Public d'excuser des fautes qui seroient échapées à l'exactitude qu'il mérite. Redevable cependant, comme je le suis plus que qui que ce soit à tout le monde, ou plus responsable de mes sentimens, & de mes dispositions pour le bien d'une profession aussi universellement interessante que la Medecine, il me convient plus qu'à personne de déclarer au Public, que j'ai voulu le servir sans vouloir blesser qui que ce soit Je suis donc occupé à la verité des dangers

que court la ſanté dans une pratique de Medecine qui eſt étrange, parce qu'elle eſt nouvelle, & qui deviendroit dangereuſe dès qu'on en feroit une methode generale; mais je n'ai jamais penſé à faire retomber les malheurs qui en arriveroient, ſur aucuns Medecins qu'il plairoit à la malignité ou à l'envie d'y intereſſer. Je ne pouvois même croire qu'aucun de ceux qui ſont en place ou en reputation, puſſent s'apercevoir dans des peintures qui les repreſenteroient ſi mal. Je n'en veux en effet qu'à la temerité, à la préſomption & à l'imperitie de ceux qui s'autoriſeroient de grands noms dont ils abuſent, pour juſtifier leurs propres fautes, ou diſculper leurs dangereuſes entrepriſes, en mettant à tous les jours des remedes ſinguliers, parce qu'ils confondent ce que permettent des *Occaſions* qui ſont rares, avec ce que reglent les *Indications* qui ſont generales.

II. Vous trouvez dites-vous, Monſieur, des eſprits bleſſés du mot de *Decadence* qui qui entre dans le titre du Livre des *Obſervations*, &c. parce que cette expreſſion leur paroît deshonnorante à la Medecine, & qu'il ne convient point d'afficher ainſi les défauts d'une profeſſion qu'on ne ſçauroit trop honorer aux yeux du Public; c'eſt, ajoûte-t'on, la décrier dans les carefours, ou aux coins des ruës.

Ce reproche, Monsieur, seroit raisonnable si l'accusation étoit fondée, car l'inconvenient ne seroit point de mettre sous les yeux du Public les dangers d'une Medecine singuliere, mais plûtôt qu'il fût une sorte de Medecins qui missent en danger la vie des hommes, sans que les hommes fussent avertis de la singularité de leur perilleuse méthode de traiter leurs maux. Or tels sont ceux qui inconsiderément se font une méthode generale de la Saignée du pied, laquelle cependant n'est encore appuyée ni sur la tradition des siecles passez, ni sur une suite d'observations autorisées dans celui-ci par des Praticiens qui se seroient succedez en Medecine, qui par conséquent auroient eu le temps de réïterer, & de confirmer leurs heureux succez, sinon pendant des siecles, ou moins pendant quelques lustres d'années. Au surplus fit-on jamais un crime à l'Auteur qui representa dans son temps au Public, la Medecine en deüil ou la Medecine en larmes (a) *Medicina lugens*) à cause de ses malheurs ou de ses disgraces? (b) Un autre la dépeint gemissante (c) *Planctus Medicinæ*). Un autre Auteur de ces derniers temps a-t'il été blâmé, pour avoir fait voir au Public la Medecine avilie ou méprisée *Medicina contempta*) à cause des mauvaises manieres qu'il reprend en differens Medecins qu'il décrit? Un autre encore depuis lui

a Mindererus. Planctus Medicinæ lugentis.

b Odwyer. Planctus Medicinæ modernæ. &c.

c Goris Medicina contempta.

montre dans une dissertation faite exprès, qu'elle est estropiée ou mutilée *de Mutilo Medicinæ corpore* (a) Un Sage Praticien d'Allemagne propose les moïens de la tirer de l'avilissement où il la trouve. Enfin Hippocrate lui-même tant jaloux de l'honneur & des interêts de la Medecine dont il fut le tuteur & le (b) Pere, a-t-il été blâmé pour avoir écrit qu'elle devenoit la plus avilie des professions, (*nobilissima Artium Medicina omnibus Artibus longè inferior habetur* (c) parce qu'il la voyoit déja en d'indignes mains, criminelles mêmes dans la pensée de ce Sage Legislateur, qui pour cela souhaitoit des Loix vangeresses de la temerité ou de l'imperitie de ces mauvais ouvriers, *cujus erroris ista potissimum causa mihi videtur quod soli Arti Medicæ nulla in urbibus præterquam ignominiæ præfinita pœna est*, &c. (d) Après ces exemples, Monsieur, sera-t-il étrange ou reprehensible d'avancer qu'une Medecine qui se met au-dessus des loix & des regles, dégenere de celle de nos Peres, & une pareille dégradation sera-elle rien moins qu'une *décadence*?

a Goelicke Specimen. De mutilo Medicinæ corpore resarciendo.

b Fridericus Hofmannus. De prudenti virium medicamenti exploratione.

c Hippoc. lex.

d Ibidem

III. Mais d'ailleurs la plaisante délicatesse! dont ne s'est avisée ni la religion la plus austere, ni la pieté la plus scrupuleuse ou la plus tendre. Car des hommes Apostoliques défenseurs de la plus pure foi ont-ils craint de se plaindre, quand ils l'ont vûë s'alterer ou

ſe corrompre dans de pernicieux dogmes de ſectaires ou d'héretiques ? Les Prédicateurs les plus exacts & les plus meſurez dans leur zele font-ils difficulté de crier à l'erreur, au relâchement, & d'avertir le monde chré-tien du déperiſſement de la foi, ou de la décadence de la morale dans la conduite per-verſe de ceux qui s'éloignent des Saintes regles de la religion ? Car ce n'eſt auſſi qu'au déperiſſement ou la décadence des Loix de la Medecine dans les mains de ceux qui s'ac-coutumeroient à les mépriſer, qu'on en veut dans le Livre des *Obſervations.* Il ne faut donc point ici prendre ſoi-même le change, ni le donner aux autres. Car l'Au-teur de cet Ouvrage ſeroit reprehenſible, s'il répandoit dans le Public que les princi-pes de la Medecine ſont incertains, que ces loix ſont fauſſes, ſes regles fautives; parce qu'en effet ce ſeroit favoriſer le fanatiſme de ces eſprits alienez, de ces libertins ou indé-pendans de profeſſion qui ſe mettant au-deſſus de toute créance, ne ſe prêtent à rien, ſans admettre d'autre verité que celle de l'incredulité ou de l'incertitude; au lieu que ce que cet Auteur reprend ici, ce ne ſont que des échapées d'eſprits trop hardis ou trop entreprenans, & cependant trop peu exercez encore dans un Art, où il faut au-tant de maturité, que de lumiere, pour y devenir d'habils ouvriers, ou s'y rendre de

ſurs Praticiens. Ce ſont donc des dogmes *eterodoxes* qu'on veut prévenir ou proſcrire pour ne point laiſſer ſemer dans le champ de la pure & ſaine Medecine, l'Ivraye mortelle des pratiques nouvelles ou des cures hazardées, qui ne pourroient s'accrediter qu'aux dépens des regles que nous tenons de la ſageſſe de nos Peres & de nos Maîtres. En cela, Monſieur, conſiſte la *décadence* de la Medecine que l'on décrit dans le Livre des Obſervations: C'eſt-là contre que l'on entreprend de précautionner la bonne Medecine, & de garder les malades.

IV. Ce ſoin ou cette entrepriſe ſera-t-elle hors de la competence d'un Medecin qui a l'honneur d'appartenir par plus d'un endroit à une faculté née tutrice de ces Regles, ſur leſquelles elle a dreſſé ſes loix, établi ſes dogmes, formé ſa diſcipline? Car cette ſituation eſt celle de l'Auteur des *Obſervations*, lequel ayant l'honneur d'être Docteur de la Faculté de Medecine de Paris, ſe trouve ſinguliérement en droit & en obligation ſinguliere d'en deffendre la doctrine, parce qu'elle périclite d'autant plus dans ces nouvelles manieres de traiter les maladies, qu'on voudroit preſque les faire adopter à cette ſçavante Compagnie, en les donnant dans le monde ſous les noms de ſes Maîtres. En faut-il davantage pour réveiller la probité d'un Medecin de Paris, & pour l'armer

contre cette double injustice ? Car autant que des Medecins instruits dans la sagesse de cette Ecole, sont capables de cures rares & de succez distinguez ; autant sont ils peu capables de laisser emprunter leurs noms par des Sectaires de conduites si temeraires en pratique, ou d'une méthode si inoüie. Si après cela la jeunesse s'empresse cependant, & s'efforce indiscretement d'imiter ces Sectaires ou d'en faire ses guides, personne ne devient responsable ni de l'abus qui se commettra, ni des malheurs qui en reviendront aux malades & à la Medecine. Or ce sont ces mépris volontaires & affectez que l'on veut relever dans le Livre des *Observations*. L'on y désavouë donc l'authenticité prétenduë d'une nouvelle & generale pratique en Medecine, dont se parent de jeunes esprits, séduits par de fausses lueurs des succez mal entendus & encore plus mal imitez, parce qu'ils mettent sur le compte des Maîtres qu'ils citent & qu'ils veulent suivre, les malheurs qui ne sont dûs qu'à leur petulance ou à leur présomption.

V. Mais pourquoi, vous demande-t'on, Monsieur, avoir écrit cet Ouvrage en François ? N'est-ce point confondre parmi le peuple une Science que l'on tient si fort au-dessus de sa portée ou de son intelligence, & sur laquelle il est dangereux de lui donner quelques lueurs de connoissance, parce

qu'elles servent à intimider la confiance des Peuples en ceux qu'ils devroient prendre pour Maîtres dans la conduite de leur santé? Pourquoi, vous répete-t'on encore, n'avoir point davantage mesuré les termes? Etoit-il impossible d'épargner à l'honneur de la Medecine ce déplaisant mot de *décadence* pour lequel on va à affoiblir dans l'esprit du monde la créance en Medecine? Ne pouvoit on pas donc inspirer les mêmes choses avec des termes plus sagement menagez?

Toutes ces réflexions, Monsieur, sont sensées certainement, mais elles ont dû ceder à une necessité presente. Cette cause est celle du Public, à qui par consequent il ne convenoit point de parler une langue qui ne fut point la sienne. C'est un danger qui interesse tout le monde, qu'il faloit par consequent reprimer en termes intelligibles, précis, & qui pussent promptement rapeller l'attention d'un chacun; & tel a paru le terme de *décadence*, lequel frapant les esprits, saisit leur application, & les met sur le champ en garde contre l'abus dont on veut les préserver. L'on est cependant très-persuadé de la préference qui est dûë à la langue Latine quand on écrit sur la Medecine. Car outre l'exemple que nous ont laissé là-dessus les meilleurs Ecrivains, cette langue étant devenuë celle de toutes les nations, elle met tous les Auteurs de l'Uni-

vers à portée de s'entre-communiquer leurs réflexions, & par consequent de s'instruire reciproquement les uns par les autres : Mais il est des cas d'exceptions dans lesquels il ne messioit point à la Medecine de se rendre populaire; & celui dont il s'agit dans le Livre des *Observations* est de ce genre, parce qu'il est étoit àpropos de précautionner tout un Public. Enfin quoi qu'on souhaiteroit fort que l'on n'écrivît qu'en Latin sur la Medecine; cependant on ne laisse point de remarquer qu'*Hippocrate* lui-même, *Galien*, *Aretée*, & tant d'autres *Grecs*; qu'*Avicene*, *Rhases*, & les autres *Arabes*; que *Celse* (*l'Hippocrate* latin) *Cœlius Aurelianus* &c. ont tous écrit utilement & dignement sur la Medecine, quoique chacun l'ait fait dans la langue de son Païs. Mais comme l'on observe en même temps que les mauvais Medecins (peut-être les *Charlatans*) sont nez aussi-tôt que la bonne Medecine, l'on conjecture que la facilité de ces premiers Medecins à écrire en leur langue tout ce qu'ils aprenoient, a pû contribuer à introduire dans le monde cette dangereuse engeance. Une raison à la verité, excusoit alors cette coûtume; C'est qu'en ces premiers temps il devenoit necessaire à la Medecine de se mêler parmi le Peuple, parce que c'étoit avec lui qu'elle se formoit en recevant d'un chacun des remedes, des cures, & des ob-

ſervations que l'on expoſoit dans les Temples, dans les Places publiques, enfin aux yeux de tout le monde. Pour tout cela donc la Medecine a pu ſe traiter alors en langue vulgaire ; mais aujourd'hui que ce temps n'eſt plus, & que l'étude de la Medecine eſt toute dévoluë aux Ecoles & aux ſçavantes Facultez qui la cultivent ou l'acccroiſſent, la langue Latine luy vient en propre. C'eſt-pourquoi nous nous garderions bien de lui manquer en ce devoir, en écrivant davantage en Francois ſur les queſtions préſentes, ſi ſortans d'entre les mains des Particuliers, elles venoient à être portées pardevant quelques-unes de ces reſpectables Compagnies, ou ſi ces queſtions venoient à attirer leur attention ; & en ce cas voici le Plan d'un ouvrage là-deſſus, que j'ai l'honneur de vous communiquer dans le titre.

Medicinæ Pariſienſis vindiciæ, ubi expoſitâ Medicorum Scholæ Pariſienſis antiquâ virtute, diſciplinâ, doctrinâ, degenerum ab illorum dogmatis exleges & novi Medendi ritus, antipraxis, aut eterodoxia notantur.

In hisque Artis ſapientiæ cadentis arguuntur Indicia.

VI. Le corps de l'ouvrage eſt auſſi contredit, & à en juger par le nombre de *cornes* (comme ils les appellent) ou de feüillets repliez en coins, que l'on vous a montré, Monſieur dans l'exemplaire du Livre des

Obſervations, trente feüillets pour le moins, portent ces marques *d'Anathême*, ou ces ſignes de reprobation de la part de ceux qui s'y croïent bleſſez ou contredits. Vous avez entendu appeller d'abord en garantie l'Auteur de l'Ouvrage, ſur ce qu'il dit de la diſpoſition naturelle des Eſpagnols, à porter facilement & ſans danger, quoique ſans précaution, la Saignée du pied; mais ne fût-ce que comme une verité de voyageur peu exacte ou exagerée, du moins devient-elle le fond ou l'occaſion d'une explication mécanique & veritable, qui eſt donnée à ce ſujet, par où l'on fait comprendre les raiſons pourquoi la Saignée du pied peut devenir plus ou moins ſûre ou dangereuſe en France, ou plus ou moins expoſée à inconvenient. Là-deſſus on explique ces differentes qualitez du ſang ſuivant leſquelles les humeurs ont des directions ou des pentes naturelles, pour ſe deffendre & ſe maintenir dans leurs ſituations, contre la détermination de la Saignée du pied. On examine encore à ce ſujet les effets des nourritures des nations differentes, les temperaments propres qui en réſultent, la fluidité, l'epaiſſiſſement, & les impetuoſitez que le ſang acquiert ou contracte dans ces varietez; & dans toutes ces differentes conjectures, l'on fait appercevoir les ſuccès ou les malheurs de la Saignée du pied. Après tout cependant

ſi l'on veut que cette Saignée ſoit auſſi infortunée en Eſpagne, & par-tout ailleurs, qu'en France, c'eſt-à-dire qu'elle ait par tout Païs les mêmes dangers, ſeroit-ce un bon préſage pour elle? Et ſes Partiſans ne perdroient-ils rien eux-mêmes dans la perte qu'ils feroient faire à l'Auteur des *Obſervations* d'une preuve, qu'il vouloit bien leur paſſer, en conſideration de leur favorite la Saignée du pied? En verité, Monſieur, une cauſe devient bien dénuée, bien caduque, & bien appauvrie, quand pour la défendre on lui ôte le peu d'appuy qu'on vouloit bien ſouffrir!

VII. La plus part des *cornes* ci-deſſus, ou de ces mauvaiſes notes, qu'on vous a fait voir ſur les coins de tant de feüillets, ſont principalement faites, comme on vous l'a fait remarquer, Monſieur, contre les *Etiologies Mécaniques* dont ce Livre eſt rempli: mais comme vous, Monſieur, je m'étonne de ce que ces Meſſieurs les Cenſeurs, ſe montrent déſoccupez de raiſons eſſentielles qu'on leur demande, ſur leſquelles on les ſollicite & on les preſſe, & ſur leſquelles cependant il ne paroît dans toute leur mauvaiſe humeur contre cet Ouvrage, qu'ils ayent bien des choſes à dire pour leur juſtification. Un ſilence cependant gardé ſur une matiere capitale devient un aveu de l'impuiſſance où l'on eſt d'y répondre; &

en pareil cas vetiller sur des *Etiologies* que l'on essaye de décrediter, c'est vouloir faire prendre le change aux autres en se retirant soi-même d'embarras à la faveur de raisons habilement imaginées. Cela à la verité est payer desprit, mais non pas répondre. En effet vous ne leur entendez rien dire de satisfaisant pour répondre à ce qu'on leur demande sur l'ancienneté de leur Saignée du pied ; sur son Epoque & son Origine ; rien sur les preuves qu'ils lui trouveroient dans l'Ordonnance de *l'Oeconomie animale* ; Rien sur l'autorité qu'elle auroit dans les écrits des Praticiens, tandis, pardonnez-moi, Monsieur, cette expression triviale, qu'ils *font blanc de leurs épées*, quand il ne s'agit que d'écrire en *Physique*, en *Chymie*, en *Anatomie*,& en discours d'esprit. Ce n'est point qu'on ne veüille bien les suivre jusques dans ces retranchements; mais ils s'y deffendront certainement aussi mal, s'ils entrent comme ils le doivent dans l'esprit de l'Auteur de ces explications mécaniques. Car la force & la justesse des raisonnements qu'il employe dépendent de ce principe ; Sçavoir que les changemens de *Directions* de pentes, de *Déterminations*, que les *Considences*, les *Affaissemens*, & les *Interceptions*, ou les *Congestions* qui arrivent par ces Saignées du pied prématurées, ne se font que par les *Modifications* qu'elles attirent aux *soli-*

des, dont la *vertu ſyſtaltique* plus ou moins déprimée, affoiblie, ou augmentée, opere tous ces accidents. Si donc ces Meſſieurs préoccupez toujours en faveur des *Fluides*, mettent en eux la puiſſance Maîtreſſe qui produit ces changements, l'Auteur du Livre des *Obſervations* comprend combien ſes raiſonnemens mécaniques ſeront par eux ou mal entendus ou mal interprêtez.

VIII. Qu'ils veüillent donc bien ſe prêter aux principes de cet Auteur; qu'ils les ſuivent comme lui dans l'ordre & dans les diſpoſitions de l'œconomie animale; qu'ils y apperçoivent avec lui une vertu de *Preſſion*, ou une puiſſance de reſſort née avec les vaiſſeaux, par tout où ils s'en trouve, & ou ne s'en trouve-t'il point? Qu'ils conçoivent que cette vertu eſt dans les fibres qui compoſent les tuniques de ces vaiſſeaux; que les capacitez & les diamétres de ces vaiſſeaux ſont formez, meſurez, moulez par cette force plus ou moins preſſante; qu'en cela enfin conſiſte le *Ton* des Parties, c'eſt-à-dire la force *Intrinſeque* ou *Subſtancielle* qui les conſerve, les affermit, & les tient en force, pour mouvoir, pouſſer & chaſſer ſuivant leurs directions & leurs pentes, les *Fluides* qu'ils contiennent, & qu'ils tranſmettent au long & au large. Par ces notions priſes dans la nature, on ſe trouve convaincu que les *Fluides* n'ont de mouvement,

de force, & d'impetuoſité, ou de *Détermination*, que ce que leur en communique ou leur en imprime cette vertu de preſſion ou de reſſort, c'eſt à-dire la puiſſance *ſyſtaltique* qui animant les *ſolides* les rend Auteurs ou Promoteurs de tous les changemens & de tous les déplacemens, qui arrivent aux *Fluides.* Or dans cette diſpoſition, qui n'apperçoit les changemens qui doivent ſe faire par les Saignées du pied bruſquées ou promptement multipliées dans un corps plein, & dans le premier debat d'une maladie comme la petite Verole où tout eſt en *Congeſtions* ? Parce que dans ces circonſtances les *Fluides* interceptez ou ralentis en mil endroits des capillaires, ſont prêts de s'y arrêter & de s'y fixer. Dans cet état l'on vuide promptement les grands vaiſſeaux dans les endroits les plus éloignez du cœur qui eſt la pompe Maîtreſſe; que penſer donc qui arrivera dans ces diſtances lointaines de vaiſſeaux qui ſe trouvent promtement & abondamment vuidez ? Certes, une compreſſion ſubite ou un ſoudain raprochement des parois de ces vaiſſeaux, leſquels n'étant plus ſoutenus par le ſang trop amplement vuidé, qui faiſoit leur point d'appuy, s'abbaiſſent, ſe ramenent, ſe reſſerrent, & par ce moïen diminuent les diamétres. Mais ainſi raprochez, affaiſſez & réfléchis ſur eux mêmes, ils ſe ferment au courant des *Fluides*, &
ceux

ceux-cy ralentis par le resserrement des membranes, font des *Congestions*, des embarras, & des interceptions dans les capillaires, tandis que les grands vaisseaux tombent en *Considence* & dans l'affaissement. Dans cette peinture, qui ne seroit que l'ébauche ou le premier crayon d'une ample dissertation, ces Messieurs, habiles autant qu'ils sont en mécanique, sentiront ou appercevront tant de raisons & de causes de *Considences*, d'affaissemens & d'engagemens, qui doivent naturellement suivre l'usage des Saignées du pied abondantes & précipitées.

IX. Pour ces seules raisons, la crainte des *Considences* paroîtroit bien établie ou même suffisamment prouvée, quoi qu'en puissent penser les Partisans de la Saignée du pied. En voici cependant d'autres encore aussi naturelles, qui d'ailleurs n'ont rien de plus exageré; puisque comme les premieres elles sont prises dans le fond de la nature, ou fondées sur des faits avoüés. La Saignée du pied vuide beaucoup de *Lymphe*, comme il est manifeste par l'abondance des flocons filamenteux qui couvrent ou remplissent l'eau dans laquelle on fait cette Saignée. De-là il s'ensuit qu'étant abondante & réïterée près-à-près, sur tout dans un corps replet, elle doit évacuer une quantité énorme de cette Lymphe qui est la par-

tie blanche du ſang. Or plus il s'en perdra en cette maniere, moins il en ſera reporté au cœur, & le cœur enrenvoira moins au cerveau. Ainſi la file des *Sucs lymphatiques* qui doit ſe continuer des parties inferieures vers le cerveau, doit infiniment, & promtement perdre de ſon volume, ou de la quantité dont elle a beſoin pour entretenir ſa marche, & ſoûtenir ſon élevation vers la *Subſtance corticale*; Car c'eſt-là qu'eſt pour ainſi dire le rendez-vous, c'eſt-à-dire, l'endroit convenu de la nature, où cette *Lymphe* doit ſe filtrer à travers des *extrémitez pulpeuſes* des arteres *corticales*, comme par autant de filieres pour devenir *Suc nerveux* ou Lymphe *nervale*. Mais ce Suc ainſi amoindri, réduit qu'il eſt à un petit volume, & diminué infiniment de quantité, ne ſe trouve plus ni en proportion ni en force pour entretenir dans les nerfs la circulation de leur Lymphe, fine au point qu'elle eſt nommée *Eſprits*. De-là doit s'enſuivre une langueur, un apeſantiſſement, un affaiſſement enfin de tout le *Genre nerveux*; & en même temps la vertu de preſſion, où la force *ſyſtaltique* doit déchoir dans les vaiſſeaux ſanguins. Fut-il une raiſon de *Conſidence* plus *mécanique*, moins équivoque & plus efficace? puiſque tout à la fois il doit ſe faire un double affaiſſement; ſçavoir une depreſſion dans le *Genre nerveux*, où la Lymphe a perdu de

ſa force & de ſon volume, & encore dans les arteres ſanguines où le ſang intercepté ou retardé par la nonchalance ou l'affoibliſſement de leur vertu *ſyſtaltique*, eſt rendu moins propre à rouler dans les parties, qu'à s'y arrêter, s'y ralentir & y faire des *Congeſtions*.

X. Avec tant de raiſons ou de cauſes de *Conſidences* priſes dans le vrai de l'œconomie animale, les deffenſeurs de la Saignée du pied pourront-ils accuſer de petiteſſe ou de legereté la crainte qu'en donne cette ſorte de Remede, que l'on voit ſans précautions, ſans reſerve ou indifferemment entre les mains de toute la jeuneſſe en Medecine, & au pouvoir de tous les avanturiers en pratique ? Cette crainte devient même d'autant plus grave & mieux fondée que les malheurs arrivez dans la petite Verole que l'on a ainſi generalement traitée dans Paris & dans les Provinces, montrent la juſteſſe & la verité des réflexions que l'on vient d'y oppoſer; car ce ſont des embarras de tête, des rêveries, des mouvemens convulſifs, des morts ſubites & inattenduës, qui ont ſurpris les Medecins & encore plus les malades. Veut-on des preuves mieux marquées, & plus préciſes de l'état de ſouffrance où l'on met par cette méthode mal entenduë le genre nerveux, lequel ayant ainſi été hors de *Ton*, eſt tombé dans une ſorte de flétriſ-

ſure ou *d'Atonie* dans le tiſſu de ſes fibres, d'où a ſuivi une langueur dans la circulation de ſon Suc, & une lenteur mortelle dans celle de toute la maſſe du ſang ; c'eſt à-dire un double affoibliſſement dans les cauſes eſſentielles de la vie, d'où ſont arrivées ces triſtes cataſtrophes de morts. En pareille conjoncture déſaprouvez-vous, Monſieur, que l'on eſſaye de rapeller la Medecine ainſi égarée, à ſes anciennes regles, avec leſquelles nos Peres nous ont tranſmis une pratique exemte à tout le moins de ces honteux malheurs, qui affligent les Medecins, & qui deshonoreroient la Medecine elle-même, ſi elle n'avoit de plus ſûres loix & de meilleures manieres à ſubſtituer à ces malheuſes méthodes?

XI. Mais feroit-ce, nous dit-on, que votre Medecine feroit au-deſſus de l'incertitude ou de la foibleſſe humaine? A quel titre donc & par quel moyen auroit-elle acquis le Privilege de l'infaillibilité? Les Medecins que vous appellez vos Peres (quoiqu'en effet très-reſpectables) furent-ils exempts ſinon de mépriſes, au moins d'infortunes chez les malades? Ne leur en reprochât-on jamais la mort, quand cette cruelle les arrachoit à leurs ſoins, ou les déroboit au plus ſages prévoyances de leur Art? Pourquoi donc nous faire des crimes de nos malheurs? Ne furent-ils point tou-

ours les apanages d'une Science incertaine aux yeux du Peuple ignorant ou prévenu, parce qu'elle est conjecturale de sa nature, & par-là exposée aux malignes interprétations des hommes ennemis ou calomniateurs de la Medecine ? D'ailleurs votre méthode de guérir, comme vous l'appellez, que vous élevez si haut au-dessus de la nôtre, à titre sur tout d'ancienneté, n'a t'elle point aussi des pratiques nouvelles ? Car d'où lui vient cet usage des *Narcotiques*, des *Calmants*, des *Acides*, que l'on vous voit si ordinairement mettre en œuvre dans le traitement des petites Veroles? Vos Peres étoient-ils dans ce goût? Suivoient-ils une telle pratique ? Pouviez-vous là-dessus nous produire quelques monumens de leur part, quelques témoignages, quelques autoritez ?

L'Argument vous paroît vif, Monsieur, aussi est-il. Ce n'est pourtant qu'en apprarence & dans les termes, car dans le fond il porte à faux? Qui ne sçait en effet qu'une Science conjecturale n'est point infaillible. *Medicina est Ars conjecturalis, neque respondet ei plerumque non solum conjectura*, &c. (a) Ainsi quelque attention, quelque étude, quelque précaution que prenne un Medecin, il ne peut empêcher les malades de mourir, ni éviter alors la calomnie d'un Peuple en courroux, & qui s'en prend volontiers aux Medecins de ce qu'il ne devient point im-

a Cels. Præf. lib. 1. p. 13.

mortel dans dans leurs mains. *In Arte Medica quæ rectè fiunt, plerumque hominum vulgus non admodum laudat... si in aliquo repugnans natura eum qui curatur interemerit..... Medicos incusat.* (a) Que de tout temps donc l'on ait blâmé les Praticiens les plus sages, l'injustice des hommes en a été la cause, puisque (b) *Hippocrate* lui même, nommé *l'Infaillible* après sa mort (*fallere & falli nescius*) n'a point été flatté de ce vain titre durant sa vie, pendant laquelle il a, dit-il, reçû plus (c) de reproche que d'honneur. *Et sanè plus reprehensionis quàm honoris ex Arte consecutus mihi videor.* L'on meurt donc il est vrai entre les mains de tous Medecins ; mais c'est toujours à la décharge de la profession, quand le Public sent, & que le Medecin sçait que les regles de l'Art ont été suivies. C'est ainsi que nos Peres se mettoient au large sur les rumeurs populaires, & ces rumeurs tomboient d'elles-mêmes ; persuadez que l'on étoit, qu'ils n'étoient point sortis de leurs loix, ni de leur discipline. Il n'en est point de même quand les malades se voyent sous de nouvelles loix, & quand on les voit mourir après des remedes inconnus, & par des manieres étrangeres, & cependant generalement pratiquées ; car alors s'éleve un cri public qui est une reclamation contre la conduite de ces Praticiens extraordinaires, & cette reclamation se fait entendre.

a Hip. Epist. ad Democritum.

b Macrob. Somn. Scipion l. 1. p. 54.

c Hipoc. Epist. ad Democritum.

Pour ce qui eſt des *Narcotiques*, ſi les Praticiens des derniers ſiecles ne les ont point nommez ; s'ils les ont même moins employez, & tous ces remedes qu'on nous oppoſe avec tant d'*emphaſe*, du moins nous ont-ils laiſſé une méthode qui eſt en effet dans ce goût, dont les les *Loix*, les *Indications* & les vûës ſont les mêmes que celle de tous ces Remedes qui étonnent les Partiſans de la Saignée du pied, tandis qu'ils le ſont ſi peu des *Purgatifs*, des *Stimulans*, des *Fondans* & de pareilles drogues agaçantes, tumultueuſes & turbulentes. Un même eſprit donc guide notre Medecine & celle de nos Peres ; c'eſt de ſuivre les vûës de la nature, en rabatant la fougue des humeurs, & en moderant l'impetuoſité des maladies, afin de lui donner le temps de ſe reconnoître, de redreſſer ſes pas, de retrouver ſa marche, d'enfiler ſes routes, & de parvenir à ſes fins. Pour tout cela ils ne donnoient pas de *Cordiaux* dans la petite Verole, & ils ſaignoient certainement plus qu'on ne fait avec les *Narcotiques*. De ſorte que Meſſieurs de la nouvelle Pratique prendroient peut-être inclination pour les *Narcotiques*, s'ils venoient à croire, comme il eſt vrai, qu'on ſaigne moins dans leur Compagnie ; tant il eſt vrai que les *Narcotiques* & la Saignée entrent dans les mêmes vûës, qu'ils forment un même eſprit ou un même

goût de pratique, & vont presque l'un pour l'autre. Mais encore, le croiroit-on, Monsieur; l'antiquité autorise aussi ou justifie la maniere de traiter la petire Verole par les *Calmants*; elle lui donne même du relief, parce qu'ils furent autrefois ordinaires en pareilles maladies dans la pratique des plus celebres Medecins *Arabes*, lesquels d'ailleurs ne purgeoient point dans ces cas. *Rhases* en particulier, le Praticien par excellence, & le plus consommé de son temps, traitoit la petite Verole par les *Calmants* les *Portugais* (a) en 1564. la traitoient avec les rafraichissants; & si d'autres sçavants Medecins ont depuis omis les noms de ces remedes, ils en ont conservé l'esprit & l'ont transmis jusqu'à nous, puisque d'autres Praticiens (b) de reputation, ont dans ces derniers temps heureusement ramené les noms & l'usage des *Narcotiques*; & ces *Narcotiques* ont fait la gloire de leurs Ecrits, & de leurs personnes, en même temps que le bonheur de leur pratique.

a Vid. Garciæ Lopii Lusitani. Med. comment. p. 16.

b Sydenham. Morton.

XII. Mais ce que vous disent ces Messieurs pour décrier l'usage des *Narcotiques* dans la petite Verole, me paroît comme à vous, Monsieur, fort extraordinaire dans un siecle aussi éclairé que le notre. Quoy disent-ils, dans une maladie où il faut dégager le sang d'une matiere dont il a à se défaire, & où il faut pousser au-dehors des Sucs étrangers

étrangers & incongrus, donner des Remedes comme les *Narcotiques* qui *fixent*, qui arrêtent, & qui *concentrent*? Rien est-il si capable de faire rentrer la petite Verole ou d'en empêcher l'irruption ou la sortie?

Mais ce ne seroit pas peut-être, Monsieur, que ces Messieurs en fussent encore à croire, que les *Narcotiques* sont *froids & concentrans*? Car sans ce préjugé on ne peut guéres imaginer ces sortes de mauvais effets de la part des *Narcotiques*. Cependant l'on s'est si pleinement persuadé que *l'Opium* lui-même est un des *Mixtes* du monde le plus abondant en *Volatil*, (a) qu'il ne reste qu'à conclure qu'il y auroit plus à craindre de l'activité de ce Remede, que de sa prétenduë qualité de *Fixe*, ou de *Concentrant*. Aussi lui donne-t'on place parmi les *Cordiaux*, (b) parmi les *Diaphoretiques*, (c) & parmi les *Sudorifiques* mêmes, puisque sans lui les drogues les plus volatiles, les plus ardentes, ou les plus chaudes ne font point suer toutes seules, ou le font d'une maniere très-incertaine, & avec de grands troubles. Je voudrois d'ailleurs que ces Messieurs fissent réflexion qu'il n'est guéres de *Compositions*, ou d'*Antidotes* celebres parmi les *Cordiaux* les plus déclarez ou les plus *Authentiques*, qui ne contiennent de *l'Opium* en assez bonne quantité: Et s'ils vouloient encore s'en souvenir, & rendre justice aux *Narcoti-*

a Pittcarn. dissert. p. 117.

b Wedel. Opiolog. p. 24. 97. Tilmy. de laudano.

c Wedel. p. 101. vide. Etmül. de vi Opii diaphoretica.

ques, ils avoüeroient que les coups les plus heureux qu'ils auront vû dans leur Pratique par le moyen des *Sudorifiques*, auront dû la plûpart de leur ſuccès à *l'Opium* ſagement mêlé avec ces Remedes ; ainſi *l'Opium* devient ſpecifiquement propre à la Cure de la petite Verole, parce qu'il eſt le plus ſûr, le plus efficace, & le plus innocent des *Diaphoretiques*. Que s'il fixe & arrête les douleurs, s'il appaiſe les ardeurs, s'il rabat les feux, la ſaine *Pathologie* apprend que ce n'eſt qu'en préſervant le ſang ou le délivrant des troubles & des agitations qui inquietent & éveillent le malade; car de-là viennent les *Délires*, les *Phreneſies*, les *Soubreſſauts* ou ſemblables emportements des eſprits, enfin *l'Erethiſme*, ou le ſoulevement des *Solides*, qui dénotent l'ardeur énorme ou l'agitation inflammatoire du ſang. Dans cet état les *Narcotiques*, Calmans comme ils ſont eſſentiellement, ne pourront devenir ſuſpects à des gens exercez à voir des malades, en qui ils ſçavent de quelle importance il eſt de prévenir ou d'arrêter ces malheureux Symptomes dans la petite Verole.

XIII. Ajoûtant à tout ceci que *l'Opium* eſt un remede ſingulierement reconnu (a) propre à rendre le ſang fluide, & par conſequent à en faciliter la circulation, ſera-ce pour lui un mauvais augure pour la guériſon

a Frenid. de remediorum viribus &c. p. 152. Pittcarn. diſſert. p. 111.

de la petite Verole ? En effet un volume aussi mince que celui d'un grain *d'Opium*, qui se distribuë soudainement au long & au large par tout le corps, donne-t'il à penser autre chose sinon que *l'Opium* est la matiere du monde la plus aisé à se déveloper, la plus legere & la plus promte à se répandre en tous sens ? La vertu donc *concentrante* & *fixante* dans *l'Opium* ne peut s'imaginer que sur des opinions vulgaires, au-dessus desquelles doit se mettre une Phisique mieux entenduë. Or l'on est aujourd'hui revenu en matiere de *Narcotiques* de l'idée grossiere & populaire de *fixer* & *d'arrêter*, depuis que l'on a appris que ces effets aussi-bien que celui d'assoupir, n'arrivent ni par *coagulation*, ni par l'épaississement des humeurs, encore moins par l'embarras ou la *fixation* des *esprits*, puisque l'on s'est fait la-dessus des notions plus sensées, en ce qu'elles sont concertées avec les manieres de la nature, & les loix de l'œconomie animale. Qu'un malade donc soit travaillé de douleurs, d'inquietudes, d'insomnies, *l'Opium* vient à calmer ces troubles, parce qu'étant causez tous par l'irregularité du cours des *Esprits* & de celui du sang, tous deux violentez ou forcez, *l'Opium* donné à propos redresse tout à la fois & la *Circulation* des *Esprits* ou du *Suc nerveux*, & celle du sang, en leur rendant à l'un & à l'autre leur aisance, & les réta-

bliſſant dans leurs *Directions*. Qu'une inſomnie en particulier fatigue ou épuiſe un malade ; cette inſomnie, ſi l'on en creuſe bien l'origine, aura pour cauſe quelque excès de mouvement dans le ſang, & cet excès ayant ſublimé trop abondamment & trop rapidement toute ſa maſſe vers la ſubſtance *corticale* du cerveau, aura forcé d'entrer dans la ſubſtance *medullaire* trop, & trop impetueuſement la portion *Lymphatique*, *etherée* ou *ſpiritueuſe* du ſang ; & cette portion blanche ſera ainſi violemment pouſſée à travers ces fibres nerveuſes, ou ces tuyaux *arteriels Lymphatiques*, tandis que la partie rouge, dénuée de la pure *lymphe*, circulera lentement dans les arteres ſanguines. Pendant donc que la circulation du Suc nerveux ſera trop forcé dans les nerfs, celle du ſang ſera retardée dans ſes arteres : En ce cas donc la vertu ſinguliere de *l'Opium* eſt tout à la fois de rétablir l'équilibre ou le concert entre les *Solides* & les *Fluides*; car en redreſſant d'un même coup les directions des Sucs dans les uns & dans les autres, il applanit toutes les digues ſecrettes qui faiſoient des délais, des *Stades*, & des *Congeſtions* dans le genre nerveux & dans les vaiſſeaux ſanguins ; toutes raiſons d'anxietez, de dérangemens & de troubles. Ainſi le calme ſuccede à l'uſage des *Narcotiques*, parce que toutes les anxietez, toutes les inquietudes, toutes les dou-

leurs, & tous les ſentimens déplaiſans qui fatiguent les malades, ne viennent que de la violence que ſouffrent les Diametres des vaiſſeaux nerveux & ſanguins, violences que les *Narcotiques* diſſipent. En effet forcez qu'ils ſont ou continuellement moleſtez par le forcement de Sucs intrus & incongrus, auſquels ils ne donnent paſſage que malgré eux, ils excitent dans l'ame des ſentimens douloureux que les Narcotiques calment. C'eſt que ces remedes ſpiritueux & legers, s'exhalant en *Volatil*, & portant dans le ſang plus *d'eſprits* que de maſſe ou de volume, ils le traverſent par *Irradiation*, ſans ébranler ni heurter ſes parties integrantes; ou bien comme un éclair qui fend l'air ſans le confondre ni l'alterer, ils paſſent juſques dans les nerfs ſans être ſentis; & là ils fondent, réſolvent, effacent & diſſipent les *Staſes*, les *Congeſtions*, & les rallentiſſemens que le *Suc nerveux* trop précipité dans ſon cours y occaſionnoit & y entretenoit.

Ces idées ſur la maniere d'operer des *Narcotiques* meneroient à d'autres avantages pour eux, & plus étendus dans la pratique de la Medecine. Mais ceci n'eſt qu'un trés-leger eſſay de ce qu'il y auroit à dire la-deſſus, ce qui ne venant point ici à ſa place, pourra ſe retrouver ailleurs.

XIV. Du moins, Monſieur, l'on peut voir par tout ce qui vient d'être dit, que

les *Narcotiqnes* ne ſont point en Medecine de ces nouveaux venus, ou de ces étrangers ſans titre, ſans aveu, ſans proteſtation, car comme on vient de le voir ils en trouvent dans l'antiquité; de grands hommes en ont renouvellé l'uſage dans le dernier ſiecle, & rappellé les noms dans la petite Verole. On les reconnoît enfin en convenance avec les loix les plus certaines dans l'œconomie animale, & les mieux reçûës parmi les Sçavans. Aprés cela l'on ne doit plus ſe plaindre comme on fait auprès de vous, Monſieur, de ce que l'Auteur des *Obſervations* attaque ſur leur nouveauté, des remedes qui ſont aujourd'hui banaux dans la nouvelle Medecine, puiſqu'elle ne peut leur donner de datte, ni d'Epoque plus anciennne que celle de les avoir mis au monde avec elle. Tel eſt le *Kermés*, ce fameux avanturier dont le Pere ou le Promoteur ſe voit encore. Tels ſont ces *Apozemes amers*, ces potions artificieuſemeut inventées pour habilement envelopper ce *Kermés*, & le donner furtivement, comme s'il étoit le Miſtere venerable de la nouvelle Pratique, lequel ne dût ſe reveler qu'aux ſeuls *Initiez* dans ſes ſecrets; telles ſont enfin les *eaux minerales*, car on dit qu'on eſſaye d'en introduire l'uſage dans le traitement de la petite Verole. Mais apparamment ne prétendra-t'on point trouver ces remedes ou leurs Subſti-

tuts dans aucun Auteur, fût-il voüé à la nouvelle Medecine? Au surplus, Monsieur, quoiqu'on ne se donne point pour aussi bons connoisseurs en Chymie, que ceux qui s'y donnent pour Maîtres, du moins en sçait-on assez pour répondre au Public de la nouveauté du *Kermés*, aussi peu connu dans la simple nature, en qui tout est ancien, que dans la Chymie elle-même, en qui tout est nouveau : aussi cette drogue est-elle masquée dans les anciennes boutiques des Chymistes sous des emblêmes mystiques & des noms empruntez; & si un Sçavant d'Allemagne vient de l'appeller par son nom, ce n'est que pour avertir le Public de ses séduisantes promesses. *Similis furfuris est pulvis mirabilis dictus, seu sulphur antimonii tertiæ præparationis, qui nuperrimè iterum celebritatem reducere cepit, ob universalem per omnia evacuatoria depurandi efficaciam, cui posteà eò commodiùs astrum solis pro roborando Archæo substitui & ista omnium morborum medela tutò fœliciter ac jucundè absolvi possit. Promissa jucunda, si successus responderet. Astrum solis erat, essentia granorum Kermes. Astrum lunæ, spiritus urinosus ambratus. Videmus qualia sint in præmissis, eadem forè in successibus.* (a) L'usage des *Apozemes amers* n'est pas moins recent dans la cure de la petite Verole; car il est aussi douteux qu'il trouve des exemples ou des autoritez dans les an-

a Rock. de Chymiastria superstitiosa.

ciens Auteurs ou dans les Ptaticiens de reputation. Il y auroit même bien des choses à dire sur ces potions ameres données comme l'on fait à pleins verres dès les premiers commencemens de cette maladie, où il est si dangereux d'occasionner des cours de ventre, (la peste à la petite Verole) lesquels cependant ces potions sont si capables de procurer. D'ailleurs quoi de plus dangereux que de donner des *Amers* qui vont à développer le sang dans une maladie comme la petite Verole, où il est souvent si énormément exalté? Enfin quel mal n'opereront point ces *Amers*, animez comme les donnent ces Messieurs par le *kermés* qu'ils y mêlent secretemenr? Est-ce moins qu'introduire le malin esprit dans le corps humain, vû la malignité empoisonnée dont est suspect le souffre d'antimoine de l'aveu des Sçavans Chimistes, *Antimonium habet unum sulphur volatile crudum in quo consistit ejus vis maligna venenosa & vomitiva.* (a) Reste l'usage des *Eaux minerales* dont vous êtes, je m'assure, Monsieur, autant étonné que tout ce qu'il y a de Medecins instruits comme vous dans l'Histoire de la Pratique & des Praticiens en Medecine; car tous jusqu'à present avoient ignoré l'usage des *Eaux minerales*, pour la guérison des maladies *aiguës inflammatoires*; (b) un Praticien de grand nom les propose à la verité dans la

a Schroderus dilucidatus. compendium Medicinæ. Zuingeri. p. 572.

b Mortan Phthisio-

Phthisie, mais elles ont été jusqu'à present inoüies pour la petite Verole.

XV. Au reste les accusations que vous entendez faire contre l'Auteur du Livre des *Observations* sont mal fondées. On lui reproche d'être opposé à la Chymie ; & en cela on ne lui rend point justice, il sent au contraire avec reconnoissance l'obligation que la Medecine a à la Chymie bien entenduë : mais instruit de la difference qu'il faut faire, & que lui a appris un Auteur (a) versé dans cet Art, entre le sage emploi & le pernicieux abus des remedes chymiques, il se tient en garde contre le danger de se livrer avec trop de confiance à la Chymie. Car il est de la bonne foi de ces Messieurs de convenir que bien des Guérisseurs plus noircis des fumées de la Chymie, qu'éclairez de ses feux ou de ses lumieres abusent aujourd'huy d'un Art si estimable & si utile. L'Auteur des *Observations* n'en veut donc qu'à la confiance présompteuse que quelques Medecins séduits par les promesses flateuses de la Chymie, inspirent pour les *mineraux* & pour de prétendus *specifiques*, dont ils exaltent la puissance, sans cependant connoître la nature vrayment specifique d'un remede, ni la méthode de l'employer. Car aucun *specifique* n'est indépendant des regles, au-dessus desquelles ils les mettent, tous leur sont soumis. Il est vrai qu'il parle

(a) Laurentius Hofmannus. De verò usu & fero abusu medicamentorum Chymicorum.

mal du *Kermés*, mais pour quelles raisons? Vous le sçavez, Monsieur, parce qu'il est un Inconnu, un Etre nouveau, un Phœnomene recemment apparu sur l'horizon de la Medecine, que l'on prendrot peut-être pour un Astre, si l'on n'avoit des preuves, qu'il n'est tout au plus qu'une comette, dont les apparitions passageres sont tout au plus seculaires; car le souffre merveilleux d'Antimoine, dont le *Kermés* pourroit se faire honneur d'être copié, fut donné autrefois (il y a environ 100. ans (a) pour un soleil, qui devoit revivifier le beaume de la vie, suivant les creuses idées de ceux qui ont idolatré l'Antimoine: *Iste sol, est balzamus corporalis... Porrò quando hoc aurum vel sulphur (Antimonii) in corpus venit, & à nostro balzamo apprehenditur, tunc clarificat balzamum sanguinis.* (b) Or de ce soufre admirable qui passoit pour la *quintessence des metaux*, sont venuës les *panacées d'or*, les *teintures solaires*, les *teintures balzamiques*, l'être par excellence, *Ens primum*. Le nom de *Kermés* est un nouveau titre de Noblesse qui luy est venu dans ces derniers temps; mais sous ce beau nom même, il est confondu avec tous ces soufres illustres ou *glorieux* d'Antimoine, & comme eux fletri ou jugé indigne du *culte superstitieux*, c'est-à-dire des marques de préference qu'on auroit voulu lui procurer en Medecine, sui-

a Alexand. à Suchten.

b Alexand. à Suchten. de Secretis Antimonii p. 37. 41.

vant la pensée du Sage Auteur (a) de la Chymie superstitieuse cité dans l'article précedent. Ainsi le *Kermés* tant vanté de nos jours n'est point de meilleure maison que tous ces soufres illustres des temps passez, qui sont convaincus de forfanterie & de vanité mensongere par ce sincere Auteur, qui avertit dans sa dissertation (faite exprès) tous les Medecins des séductions de ces sortes de drogues plus vantées que profitables; ajoutons plus dangereuses, puisqu'elles ont toujours été trompeuses dans leurs promesses, ou incertaines dans leurs effets, & pour cela contestées depuis leur naissance jusqu'aujourd'huyi. Le *Kermés* donc se trouve encore aussi neuf pour la Pratique de Medecine qu'il l'étoit il y a plus de cent ans, supposé (comme il y a bien de l'apparence) que ce merveilleux soufre, cet *Arcane solaire* du Dépositaire (b) des secrets de l'Antimoine, ait été (à peu de choses près) le *Kermés* de nos jours.

XVI. Aussi un Praticien (c) d'un grand nom & d'une habilité rare en Medecine, se défie-t'il, & tient-il pour suspects les *soufres des mineraux* & en particulier celui de *l'Antimoine*, dans sa dissertation faite sur la prudence necessaire pour se permettre l'emploi d'un remede, ou le mettre à l'usage de la Medecine; *de prudenti virium Medicamenti exploratione*, dont voici les termes: *sulphu-*

a Roch. de Chymiatria superstitiosa.

b Alexand. à Suchtenn. de secretis Antimonii.

c Frideric Hofman. de prudenti &c.

ra mineralium præsertim Antimonii . . . . magnum in medendo spondent usum . . . . at non omne punctum absolvunt . . . . unde prudentiam in applicando meritò consulimus, cum aliam tractationem humores . . . . involvant. (a) Et il avoit donné ailleurs cette raison de prudence : *Sulphura ex mineralibus . . . pro diversitate subjectorum, vel vomitus, vel alvum, vel sudorem movent, quin imò in aliis planè nihil operantur.* (b) Peut-on mieux peindre le caractere du *Kermés*; *le Prôthée*, dont l'inconstance ou l'instabilité est la raison qui le rend formidable à des Medecins, qui sont moins occupez de saisir la confiance du Peuple par des coups hazardez, qui deviennent quelquefois heureux, que de ne rien prendre sur les regles de la Medecine, ni sur la vie où la santé des malades. Cette incertitude dans le succès du *Kermés* a été annoncée par celle que l'Inventeur du *Souphre solaire d'Antimoine* prédit aux Medecins qui ne seront point initiez dans la haute Science des *Arcanes. Medicus etiamsi sulphur Phylosophorum in manu habeat, administrationem verò nesciat, quid prodest ei? Scientia administrationis requirit peritissimum Medicum, &c.* (c) Car au compte de cet Illuminé en Chymie, la connoissance ou la découverte de ce Souphre merveilleux, est la moindre chose: *Qui hoc sulphur nactus fuerit, is sciat quod propterea minimè totam Medicinam invenerit,*

a Idem ibid. p. 27.

b Idid. p. 33.

c Alexand. à Suchten. p. 44.

imò tunc primùm incipiat Medicinam discere ..... nè dono Dei abutatur, & plus dedecoris quam gloriæ consequatur. (a) Après de pareils avis sonnez par le Heros du Souphre d'Antimoine, je crois que l'Auteur des *Observations* doit être éxecusé envers ceux qui le croïent trop rigoureusement prévenu contre le *Kermés*, parce qu'enfin il ne sied pas d'être plus assuré sur ce remede, que l'ont été ceux qui croyoient le mieux connoître, qui ne demandent rien moins que des *Adeptes*, ou des *Initiez* dans leurs mysteres. Pour moi je m'y reconnois profane, je doute d'ailleurs que Messieurs les Patrons du *kermés* y soient aussi avancez que l'exigent ces Maîtres connoisseurs. En effet ce *kermés* est encore dans leurs mains un ambigu, ou un bizare que l'on ne sçait ou attendre, incertain que l'on est, s'il est *évacuant* ou *alterant* de sa nature; & supposé qu'il se donne pour *évacuant*, l'on en est encore à sçavoir s'il rendra ce bon office, ou par les *selles*, ou par le *vomissement*, ou par les *sueurs*. Ses qualitez sont aussi douteuses par raport aux temperamens, aux âges, aux sexes, aux maladies & à leurs differens temps; toutes circonstances qui ont dans tous les temps de la Medecine occupé l'attention & la vigilance des Praticiens; il paroît cependant que les Disciples des Sectateurs du *kermés*, s'occupent assez peu de toutes ces perplexi-

a Ibid. p. 44. 46.

tez. Je conclus donc raiſonnablement, ce me ſemble, qu'un pareil remede ne ſçauroit être trop peu employé, étant d'ailleurs capable de nuire beaucoup s'il eſt mal placé, ou s'il ne lui plaît pas d'entrer dans les vûës du Medecin qui l'emploïe, parce qu'une drogue auſſi énergique & puiſſante, comme on le croit, juſqu'aux miracles, ne ſçauroit être ni mediocre, ni indifferente pour le bien ou pour le mal.

XVII. Mais qui ſe ſeroit attendu, Monſieur, à cette autre réflexion, que vous avez entendu faire ſur la Saignée du pied des enfans, que l'on trouve indiſcrettement relevée dans le Livre des *Obſervations*, quoiqu'elle n'y ſoit principalement blâmée qu'à cauſe des dangereuſes conſequences qu'elle peut avoir dans l'avenir pour la ſanté de ces jeunes perſonnes qu'on voit trop communément ſaigner du pied de l'Ordonnance de tout guériſſeur, *Medecin*, *Chirurgien*, ou autre; car la Saignée du pied qui doit être le chef-d'œuvre d'un Praticien conſommé, eſt devenuë le coup d'eſſay des novices en Pratique. On vous demande donc, Monſieur, s'il faudra que des Medecins deviennent reſponſables envers le Public, ou à la Police, des dérangemens qui arriveroient dans la ſanté des adultes, que ces Medecins auroient fait ſaigner du pied dans leur tendre jeuneſſe? Cetre Saignée qui auroit été

faite au commencement d'une petite Verole ſur un enfant pourroit donc, diſent-ils, ſi l'Auteur des *Obſervations* en étoit crû, devenir un prétexte de blâme & de reproche contre un Medecin qui auroit ordonné cette Saignée. Et ſi cet enfant ainſi ſaigné ſe trouvoit d'un rang ou d'un nom diſtingué, à quel danger ou à quel déſagrément ne ſeroit pas expoſé un Medecin, qui paſſeroit pour blamable ou pour criminel, à cauſe des inconvenients ſurvenus, qui ſeroient attribuez à ſa Saignée.

La-deſſus, je vous prie, Monſieur, de faire remarquer à ces Meſſieurs, trop ſenſibles à des alarmes qu'ils ſe forgent pour répandre un ridicule ſur cette réflexion, que la frayeur qu'inſpire au Public le Livre des *Obſervations* dans cet endroit, n'eſt fondée que ſur l'indiſcrete licence que prennent temerairement de jeunes Praticiens dans Paris ou dans les Provinces de ſe faire une méthode generale de ſaigner du pied indifferemment tous les enfans malades de la petite Verole, ou de fievres qu'ils nomment malignes. Car qu'un Medecin exercé, d'une Science, & d'une probité connuë, ait ſuivant les regles & la prudence de l'Art, fait ſaigner des enfans du pied dans de grandes maladies, ſon habileté & ſa probité ſont ſes garants, & avec ces conditions il ne devient comptable de ſa conduite qu'envers Dieu,

lequel cependant, dans les Medecins comme dans tous les hommes, jugera les justices mêmes. D'ailleurs cet endroit à le bien prendre, regarde plus singulierement les jeunes enfans du Sexe, en qui il fait appercevoir combien il est dangereux de rompre l'équilibre du sang dans le temps qu'il se forme, d'en troubler alors les *Directions*, ou d'en avancer les déterminations; parce que ces entrailles tendres encore, & non dévelopées ne doivent point être exposées à des engagemens de sang prématuré. Car la circulation ainsi déconcertée dans de jeunes filles, que cette réflexion regarde naturellement, dégenere dans un fond d'*Obstructions* & de *Cachexies*. Toutes semences de longues infirmitez, parce que les vaisseaux sont ainsi forcez de recevoir avant le temps un volume de sang au-dessus de la capacité naturelle de leurs diamettres. Après tout cependant faudroit-il se taire sur une pratique meurtriere, préjudiciable du moins à la vie des hommes; parce que les Sectaires d'une telle pratique deviendroient reprehensibles. Il est raisonnable de ne point laisser le Public juge des cas de pratique en Medecine, parce qu'ils sont au-dessus de sa portée & de sa competence: mais Hippocrate auroit soumis au jugement des Sages en Medecine (des *Facultez* par exemple) des Ouvriers qui en feroient les œuvres, ou en exerceroient

exerceroient le miniſtere, en ſe mettant au-deſſus de ſes regles, en les mépriſant ou les ignorant.

XVIII. Il ne laiſſe pas d'être étonnant de voir ces Meſſieurs ſi ſenſibles aux préſages dont le Livre des *Obſervations* donne des raiſons purement phyſiques, eux qui ont ſi peu de confiance à ſes raiſonnemens ? Parmi bien d'étranges défauts qu'ils y cherchent, ils leur ſemblent mal aſſortis avec l'anatomie, c'eſt-à-dire avec la ſtructure des Parties, dont les veritables raports préſentent ſelon eux, bien d'autres raiſons, des *pentes*, des *directions*, & des *déterminations* des humeurs, auſſi-bien que des *dérivations* & des *revulſions*.

Mais ſi tout cela eſt vrai, pourquoi ſe recrier ſi haut contre des dangers imaginez ou qui ne ſont appuyez ſelon eux que ſur de pitoyables raiſons ? Il ne faudroit que les mépriſer. Mais fuſſent-elles ces raiſons défectueuſes à quelques égards, elles préſentent à tout le moins à l'eſprit un fond de verité qui incommode le ſyſteme de ces Meſſieurs. Car il ſera toujours vray de dire, qu'outre la maniere inoüie de commencer toujours, & ſuivant l'Ordonnance du premier venu, ſur un corps jeune & replet, la cure d'une maladie qui conſiſte en *Congeſtions, par la revulſion*, il eſt dangereux de la tenter alors, & douteux de l'obtenir. En effet

la *revulsion* est une maniere de rapeller le sang vers un endroit éloigné de celui ou se porte l'humeur de la maladie. Or l'anatomie bien entenduë laisse-t-elle comprendre, qu'une portion d'humeurs rapidement emportées au haut & au loin, sans cependant laisser vuides les vaisseaux qui sont au milieu de ces deux distances, (entre les pieds & la tête par exemple) comprendra-t'on, dis-je, qu'en pareille situation qui suppose tout plein, le sang sublimé au cerveau, & soutenu dans cet état de sublimation, par la colomne de sang qui remplit ses distances, se rabattra incontinent vers les parties inferieures à la premiere semonce qui lui en sera faite par la Saignée du pied ? Comprend on encore que ce sang soudainement reflechi sur la colonne qui le soutient & le porte, forcera toutes les résistances qu'il trouvera sur son chemin vers ces parties inferieures ? l'on conçoit tout au plus que le sang jaillissant du pied à peu de distancede l'extremité de l'artere qui l'a amené jusques-là, cessera en quelque maniere de continuer l'impetuosité qu'il devoit communiquer au sang qui étoit passé dans la veine qu'on a ouverte dans la Saignée du pied; mais le sang de la colonne de la veine qui continuë cette colonne jusqu'au cœur, étant soutenu au-dessus de l'ouverture dans son impetuosité, par le serrement *tonique* des parties qui l'envi-

ronnent, ou des fibres qui affermissent ces parties, conserve sans s'affoiblir sur sa route l'impetuosité qu'il a reçuë, d'autant plus que l'état de plénitude de toutes ces parties qui l'avoisinent, contribuë à le soutenir dans cette direction. Au contraire donc l'on voit par tout ceci pourquoi & comment la Saignée du bras est necessaire pour préparer à la *revulsion.* En effet dans l'état de plénitude où est le corps d'un malade le premier jour d'une maladie, le sang tiré par les vaisseaux lateraux, tels que sont ceux du bras, vuide principalement le centre du corps, lequel évacué aussi en flanc, affoiblit d'autant plûtôt la force du cœur, que le sang qui sort ainsi est celui qui devoit lui venir des lieux moins éloignez. Le cours du sang affoibli donc ainsi dans son centre, diminuë immédiatement la plénitude des vaisseaux de cette region, & le *ton* des parties qui le comprimoient & l'affermissoient, se trouvant affoibli, les résistances des *solides* & des *fluides* mollissent; & par ce moyen le sang devenu souple ou en état d'obéïr, se laisse aller aux impressions qui lui viennent de la part de la Saignée du pied, ou de tout autre moyen de *Revulsion* qui l'attireroit en bas ou l'y précipiteroit.

XIX. Pour bien comprendre ces raisons de changemens de situation qui arrivent à la circulation, en quoi se trouve la cause de la

revulsion du sang de la tête au pied, il faut se souvenir du *mécanisme* par lequel le sang porté vers le cerveau se soûtient sur cette ligne ou dans cette *direction*, & encore la raison pourquoi il déchoit de cette direction, pour se laisser aller à celle qui lui est opposée.

La vertu *systaltique* ou de compression qui pousse le sang dans nos corps, est la même qui le lance vers le cerveau; c'est une force musculeuse qui opere ce mouvement, & cette force n'est autre chose que la vertu même des *solides*. Mais cette vertu mise ainsi en équilibre y est soutenuë tant par le volume des *fluides*, que par la vertu de leur ressort; & ce volume & cette vertu venant à diminuer, la force des *solides* mollit ou tombe, & en consequence le cours du sang étant autrement modifié, il change de situation. C'est précisément l'effet de la Saignée du bras au commencement d'une maladie, lorsque le corps est dans toute sa plénitude; le cœur, la force Maîtresse, ayant poussé le sang vers le cervau, est soutenu dans cette action ainsi dirigée, par un volume considerable de sang, qui lui revient aussi à la verité en son temps des parties inferieures, mais plus prochainement, plus souvent, & par consequent plus abondamment des parties laterales, comme sont les bras. Comme donc la quantité de sang qui en-

tretient la force du cœur, lui vient principalement ou plûtôt des bras, ce sera en diminuant le sang qn'il reçoit des bras, qu'on diminuëra la force de ce Prince des *Solides*; & c'est ainsi que la Saignée du bras diminuë leur puissance dans leur centre, d'où venoit aux *Fluides* celle qui les portoit vers les parties superieures. Dans cet état les *Résistances* se trouvent affoiblies dans les parties qui sont au-dessous de la tête; de sorte que le sang qui s'y portoit, se sentant moins soûtenu, s'avalle pour ainsi dire & se laisse aller à la détermination qu'une Saignée du pied viendra luy donner. C'est qu'on ne doit jamais perdre de vûë l'équilibre qui s'exerce entre les *Solides* & les *Fluides*, pour faire prendre au sang ses differens mouvemens. Car comme deux *Antagonistes* ils se régissent les uns par les autres, & de ces deux puissances alternativement contrepesées résultent les differentes marches du sang, des *esprits*, du suc nerveux; en un mot de tous les *Fluides* qui roulent dans le corps, & qui en animent les fonctions.

XX. Ces manieres pensantes ou toûjours appliquées à celles de la nature gênent des esprits moins instruits que ceux que l'on cite contre le Livre des *Observations*; car l'on sçait combien ils sont capables, aussi ne prétendroit-on que les rappeller à ce qu'ils sçavent si parfaitement, quand ils voudront

bien en faire uſage. Au ſurplus il s'agit ici de matieres ou de points de pratique en Medecine, ſur quoi les manieres de raiſonner s'entrepardonnent ou ſe tolerent entre gens de bonne foi, quand on ne tâche qu'à ſe faire entendre ſur des faits ou des maximes autoriſées par l'uſage, les raiſonnemens étant pernicieux en bonne Medecine quand on en fait la baſe ou la regle de la pratique, c'eſt-à-dire de ce qu'on a à faire pour la cure des maladies, ils deviennent tolerables, quand ils ne ſont employez que pour ſe faire entendre ſur ce qui ſe fait avec ſuccès, & d'après des exemples de pluſieurs ſiecles. *Non poſt inventam rationem quæſita Medicina, ſed poſt inventam Medicinam quæſita eſt ratio* (a) Si donc après cela ces raiſonnemens ont le malheur de n'être point avoüez par ces Meſſieurs, la verité n'en ſera pas moins de notre côté, fondez comme nous le ſommes ſur un fait conſtant, qui eſt l'uſage de ſaigner du bras pour préluder à la Saignée du pied; car c'eſt un uſage authentique, puiſqu'il eſt confirmé par des ſiécles entiers, pendant leſquels la Saignée du pied n'a preſque jamais eſſayé de ſe mettre à la place de celle du bras. En effet ces Meſſieurs qui ſe donnent pour chefs des Partiſans de la Saignée du pied, ayant l'honneur d'appartenir à la Faculté de Medecine de Paris, peuvent redreſſer l'ardeur de ces prétendus Diſci-

(a) Celſ.

ples, en leur faiſant voir dans toutes les *Theſes* anciennes ou nouvelles, & en ſemblables monumens qui nous reſtent de la doctrine de cette celebre Compagnie ſur la Saignée, qu'elle a toujours été ſi peu dans le goût de celle du pied au commencement des maladies *Inflammatoires*, ſans être précedée de la Saigné du bras, qu'il n'y en eſt fait aucune mention; tant ce dogme lui eſt étranger. Or cette raiſon tirée d'un uſage prouvé eſt d'autant plus ſûre, que l'uniformité qui a regné là-deſſus juſqu'à preſent dans la Faculté ne ſera réſultée que des *Obſervations*, que nos Peres, attentifs comme ils ont toujours été, auront faites ſur les malheurs reïterez de ceux qui auront tenté d'établir cette ſorte de Saignée du pied. Il eſt même étonnant que cette Saignée ſe trouve ſi peu connuë ou mentionnée dans les écrits des Medecins Eſpagnols, ceux des Medecins parmi leſquels l'on nous dit que la Saigné du pied trouve tant de prédilection, & de ſuccès au-deſſus de celle du bras; car celui (a) d'entre leurs meilleurs Auteurs qui a plus expreſſément traité la matiere des grands remedes, & en particulier de la Saignée, parle ſi peu de celle du pied, qu'il eſt évident qu'il n'en fait qu'un ſecours d'occaſion, auquel il donne place dans des cas privilegiez, avoüez d'ailleurs parmi les Praticiens.

a Ponſ.

XXI. Au reste, Monsieur, encore trouvez-vous quelques égards de reste pour l'état du sang, pour ses dispositions, pour les loix de ses *coctions*, de ses *Secretions* & de ses *Dépurations*, en ceux que l'on vous donne pour les plus opposez au Livre des *Observations*. Car quand ils ont à choisir ou à placer un remede, du moins mésurent-ils leurs expressions, & ne s'expliquent-ils point comme d'autres, que j'entends qui ne paroissent point y regarder de si près, quand ils se croyent obligez d'agir en Medecine; & ils le croyent souvent, tant ils épargnent peu les malades & les remedes. Ceux-cy donc sans trop s'embarrasser de tout ce que dit le Livre des *Observations* sur les raisons, les occasions, & les temps de placer la Saignée du pied; enfin sans se blesser, en ne prenant pour eux rien de ce qui est dit sur tout cela, ils forment hardiment & sans pudeur cet argument, simple à la verité, mais auquel, je suis sûr, vous ne vous seriez point attendu.

L'Auteur, disent-ils du Livre des *Observations*, convient qu'on peut saigner du pied en certains cas, & en certain temps d'une grande maladie; c'est-à-dire lorsque le sang est venu à certain état, dans une certaine disposition ou situation, pour dissiper alors un danger présent & souvent urgent; mais que faisons-nous, disent-ils en accelerant

la

la Saignée du pied dès les premiers jours? En gens Sages & précautionnez, nous allons au-devant du danger, nous en écartons les inconveniens & les alarmes, nous en prévenons l'urgence.

Suivant donc cette merveilleuſe prévoyance inoüie en Medecine, (parce qu'elle eſt échappée aux plus Sages de ſes Maîtres,) la Medecine ne ſera plus déſormais une Science, plus une habileté, plus une ſageſſe; mais une préſomption, une temerité aveugle, tout au plus un Art de hazard, où l'on ne ſe conduira qu'à l'avanture. Pour mieux dire, Monſieur, la Medecine ſe perd en de ſemblables maximes, les regles de l'Art & les loix de la nature s'y trouvent confonduës & mépriſées, & ce ne ſera plus bien-tôt qu'une cohuë de remedes, qu'un empiriſme groſſier, dans lequel l'on verra honteuſement tomber la Medecine, cette Mere de prudence & de ſageſſe dans l'Art de guérir. Car cette indigne maxime n'eſt point empruntée de Medecins Etrangers à la Faculté, ce ſont de ſes Docteurs qui l'avancent, qui s'en parent même. Après de ſi étranges raiſons pour deffendre la Saignée du pied au commencement des grandes maladies, vous jugez comme moi, Monſieur, de l'énormité de ce dogme qui fait trembler pour l'avenir, s'il vient à s'autoriſer, car ce ne ſeroit qu'au mépris de toutes les con-

noiſſances acquiſes en Medecine, & même à acquerir, puiſque ſans ſe mettre en peine de ce que l'on ſçait & de ce que l'on ſçaura, il ne faut que de la préſomption & de l'audace pour braver la nature, en affrontant les dangers qu'il y a à négliger ſes mouvemens & ſes loix, ou à marcher ſans elle.

XXII. Mais ce dogme entre les mains de ces mêmes Meſſieurs, va bien plus loin; ils l'étendent à la purgation, qu'ils craignent auſſi peu d'accelerer que la Saignée du pied, ſuivant ce même beau principe, qu'il ne faut point attendre le danger où les plus Sages Medecins permettent de purger, mais hardiment le prévenir, & conformément à ce bizarre ſyſtême de pratique, ils concluënt à purger hardiment dès le premier abord d'une grande maladie, qu'ils nomment maligne pour autoriſer leur temeraire entrepriſe. *Sæpè memini febres ut malignas ſtatim.... à pleriſque tractatas fuiſſe, cujus imaginariæ & commentitiæ malignitatis de cauſâ, innumera hi præſcribentes.... Inter ſe pugnantia remedia, quod præcavere crediderant periculum, advocabant.* (a) La ſuite de cet endroit dans ce ſage Obſervateur merite d'être lûë, pour arrêter la petulance de cette Pratique. En effet il faudroit ſi elle avoit lieu, dire adieu à la Science des coctions, & à l'étude de la nature, dont l'on n'auroit plus à diſtinguer les efforts, & les

(a) Richa, Conſtitut. Epidem. Taurinens. tertiæ, p. 57.

mouvemens d'avec ceux de la maladie ; la Science des occasions l'ame de la Medecine, comme l'appellent les Medecins de tout âge sera de trop, puisque la temerité tiendra lieu de Science à un Medecin, ou pour mieux dire à un *Guérisseur.* Mais à quelque avilissement qu'ils réduisent leur Medecine, c'est dire la maniere qu'ils se proposent de traiter les maladies, de quelque Science & de quelque attention qu'ils la dépoüillent, peut-être ne se refuseront-ils point à une réflexion qui est à la portée de tous les Esprits, parce qu'il n'y faut que du sens commun ? c'est qu'apparemment ils ne prétendront point tirer une humeur d'un endroit où elle ne se trouve point ; or les raisons des bons Praticiens, pour ne purger qu'après quelque temps, qu'ils laissent passer dans les grandes maladies, sans tenter la purgation, c'est que l'usage, l'observation & la nature de l'œconomie animale ont appris ou fait comprendre, que l'humeur qui fait le mal ne se trouve sur le chemin de la purgation, qu'après que, pendant ce temps, la nature l'a amenée dans les lieux où elle a mis les *excretoires* de cette humeur. Jusques-là cette humeur demeure ou mêlée dans le sang ou écartée dans des *secretoires* étrangers ; la purgation donc accelerée avant le temps que la nature auroit amené cette humeur dans ces lieux convenables ; *Convenientia* (a) *loca*, comme

a Hippoc. Aph.

parle *Hippocrate*, où l'on ne tirera rien, où l'on tirera des sucs étrangers à la maladie qui dépoüilleront le sang sans le dépurer. Après cela est-il étrange que ces purgations prématurées laissent dans les corps, qui ont échappé à leur temerité, des *Erethismes*, des agacemens, des *Spasmes*, des feux & des secheresses d'entrailles, tous accidents qui trop souvent sont les restes & les témoins des mauvaises manœuvres d'une si malheureuse soi-disant Medecine.

XXIII. Du même mal-entendu de la purgation prématurée, est venuë cette autre difficulté. L'Auteur, dit-on, du Livre des *Observations*, n'a pas pensé à la veritable raison de purger au commencement des grandes maladies, & en particulier au commencement de la petite Verole. C'est que la cause de ces grands maux est principalement contenuë dans les premieres voyes. C'estpourquoi il faut d'abord évacuer cette cause pour l'empêcher de passer dans le sang; car en cela consiste l'Art de se hâter à mettre incessamment hors du corps une occasion prochaine d'un aussi affreux inconvenient. Mais ces Messieurs auroient bien dû commencer par prouver le fait, sçavoir que l'humeur qui cause la petite Verole est habitante des premieres voyes; en second lieu que cette humeur peut entrer dans les vaisseaux; sur tout cela cependant ils gardent un parfait

ſilence. Parce qu'en effet l'Anatomie moderne & la *Phyſiologie* bien entenduë, ne leur offrent rien à dire de ſatisfaiſant pour juſtifier une ſi miſerable *Ethiologie*.

1°. Peut-on avec des yeux Medecins appercevoir la cauſe de la petite Verole dans une humeur giſſante dans les *premieres voyes*, tandis que cette humeur ſe montre répanduë ſur toute l'habitude du corps ?

2°. Peut-on au contraire ne point comprendre que cette humeur eſt renfermée dans les vaiſſeaux, puiſqu'elle occupe manifeſtement les capillaires qui en ſont les productions allongées, ou les extremitez ?

3°. Suppoſé enfin par impoſſible que cette prétenduë cauſe de petite Verole, fut contenuë dans les *premieres voïes*, eſt-il raiſonnable d'imaginer qu'elle puiſſe s'inſinuer dans le ſang? Et là deſſus un Praticien éclairé en *Phyſiologie* peut-il ſe forger des craintes ou ſe donner des alarmes? Il eſt étrange que dans un temps auſſi inſtruit par l'Anatomie, tant de gens (habiles d'ailleurs en tout genre de Phyſique) ſe paſſionnent ouvertement pour une opinion ſi peu ſenſée, qu'elle ne peut s'accorder en rien avec la ſtructure des parties, connuë comme elle eſt & avouée de tout le monde.

Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit conſtant que les *premieres voïes* ont infiniment de part dans la cauſe de bien de grandes maladies; mais fût-ce

jamais au ſens & à la maniere groſſierement imaginée par les Zelateurs de la purgation précoce ? Le *foye*, *l'eſtomach*, la *rate*, le *pancreas*, & plus ſouvent que tout cela la *veine porte*, toutes parties qui occupent ou qui avoiſinent de près les *premieres voyes*, ont paſſé de tout temps pour les foyers de dangereuſes ou de longues maladies. La *veine porte* en particulier fournit ou occaſionne les cauſes des ſymptomes les plus difficiles & les plus obſcurs. Les *premieres voyes* donc priſes dans ce ſens, produiſent d'affreuſes infirmitez ; parce que tant de *Secretoires* differents & tant de ſucs de differentes natures, qui ſe travaillent ou qui ſe diſtribuënt dans tous ces endroits, ſont ſuſceptibles de mille ſortes d'alterations, de troubles, de dérangemens, d'embarras & de congeſtions. Mais tout cela ſe paſſe dans les capacitez des vaiſſeaux, ou ſont des ſucs croupiſſants & ralentis : & ce n'eſt pas le compte de ces Meſſieurs, qui ſe propoſent des humeurs amaſſées dans l'eſtomach & dans ſon voiſinage, d'où ils s'imaginent qu'elles vont inceſſamment paſſer dans le ſang.

XXIV. Cependant il n'eſt point aiſé d'appercevoir les moyens ni les voyes par ou une humeur pût de ces endroits s'introduire dans le ſang. On ne dit rien des raiſons de *Mechaniſme* que la nature employe toujours pour operer ſes *Secretions*, *raiſon*

dont aucune ne se montre ici pour faire cette filtration dans le sang. Mais la sorte de *Secretoires* qui sont dans l'estomach par exemple (Puisqu'il est principalement celuy des visceres où l'on établit le sejour de ces humeurs habitantes les premieres voyes) leur structure, leurs directions, leurs fonctions, s'opposent parfaitement à ce passage. Car peut-être ne soupçonnera-t-on point les vaisseaux sanguins de se prêter à cet office par des bouches secretement ouvertes qui boiroient ces humeurs, puisque ces vaisseaux ne s'ouvrants en aucun endroit de l'estomach, ils ne peuvent admettre dans leurs capacitez aucuns des sucs qui seroient dans celle de l'estomach. Restent les *Arteres lymphatiques* qui sont les *Secretoires de la lymphe gastrique* ou du *suc stomacal*; mais il est notoire que ces vaisseaux sont des tuyaux de transport qui déchargent du dedans au déhors, mais qui ne peuvent rien reporter du déhors au-dedans, c'est-à-dire de l'estomach dans le sang. En effet à quels malheurs n'auroit point été exposée la santé, si l'estomach étoit interieurement *foré* ou *meable* par des vaisseaux ouverts dans leurs extremitez, par où se seroient introduites dans les vaisseaux des matieres contenuës dans la cavité de l'estomach? Ce seroit une occasion journaliere ou toujours presente au chyle crud encore & imparfait tel qu'il est

dans l'estomach, d'aller immediatement se mêler dans le sang, lequel ainsi chargé de sucs indigestes ou mal triturez deviendroit moins une source de santé qu'un fond de langueurs. Qui ne sçait d'ailleurs que ce n'est point tant par l'insinuation de leurs parties *volatiles* que les *cordiaux stomachiques* insinuëroient dans les vaisseaux, qu'ils produisent de si promts & si salutaires effets, que parce qu'ils remuënt ou animent-ils par leur *contact* immediat, les fibres nerveuses dont ce viscere est infiniment tissu, qu'ils les excitent, les redressent, & les retablissent dans leur *ton* ? Ainsi cesse la frayeur que quelques sucs accumulez dans l'estomach puissent se faire jour dans le sang, & tombe en même temps le prétexte de purger pour prévenir cet inconvenient. Ceci seul suffiroit pour sapper par les fondemens le systême de la purgation précoce; mais voici encore quelque chose de plus; car l'ouverture des corps de ceux qui meurent de semblables maladies ne découvre rien qui ressemble à cet amas d'humeurs dans *l'estomach*, tandis qu'au contraire on en voit les *membrannes*, & celles des parties voisines, vergetées de sang, lequel arrêté çà & là forme une sorte d'*Echymose* éparse ou dispersée, marque évidente de *Phlogose* ou d'inflammation, signes enfin non équivoques que la cause de ces maladies est dans les vaisseaux,

puiſque les *membrannes* imbibées de ce ſang intercepté en ſont intimément tiſſuës.

XXV. Souffrez, Monſieur, que je vous arrête encore un moment, par quelques autres réflexions; car elles ſe préſentent en foule contre une opinion ſi peu ſéduiſante, & qui cependant ſéduit tant de monde, quoique tout la confonde pour peu qu'on faſſe uſage de ſa raiſon & de ſes lumieres. D'où ſeroit là venuë cette humeur accumulée ? Voudroit-on que ce fût des reſtes de digeſtions imparfaites qui ſe ſeroient amaſſées dans ces parties ? Ce ſeroit donc *des glaires*, *des colles*, *des viſcoſitez*, *des aigres* fixes & groſſiers, incapables par conſequent de s'inſinuer, ou de tranſpirer dans les vaiſſeaux, & encore auſſi peu propres à mettre le feu dans le ſang, en y allumant une inflammation telle que celle qui regne dans ces maladies. Ce ſeroit encore des ſucs aigres, peſants, engendrez de corruption, & alors les maux qui en viendroient ſeroient *des affections flatueuſes*, *des Borborigmes*, *des Coliques*, *des vomiſſemens*, *des cours de ventre*, jamais des petites Veroles, parce que de ſemblables materiaux ne peuvent former des inflammations & des *purulences*.

Cette humeur viendra-t-elle du ſang, ou des vaiſſeaux qui l'auroient dégorgée dans ces endroits, d'où étant repompée elle paſ-

feroit dans le ſang pour y produire une inflammation ? Mais cette maniere dans les humeurs de ſe repomper dans les vaiſſeaux, ſi mal aiſée à comprendre dans quelque endroit du corps que ce ſoit, ne peut devenir vray-ſemblable dans l'eſtomach. Car ce viſcere ſera, ſi l'on veut un *vaiſſeau de digeſtion*, qui donnera le temps, le lieu, & l'occaſion à une matiere de ſe meurir, de ſe déveloper, de *s'exalter*: mais ſera-ce au point de pouvoir s'infiltrer dans des *poroſitez* imaginées, tandis qu'elle trouvera haut & bas d'amples & de manifeſtes ouvertures, qui lui offrent de promptes iſſuës ? Une pareille humeur donc s'il en étoit dans l'eſtomach prendroit certainement plûtôt ces routes ſenſibles, par où ſe feroient plus naturellement des *vomiſſemens* ou des *cours de ventre*, qu'un mélange imaginaire dans le ſang. Enfin quel effort d'imagination ne faudroit-il point faire, pour concevoir qu'une matiere contenuë dans les premieres voyes les premiers jours d'une maladie, fût celle-là même qui trois ou quatre jours aprés ſe montreroit répanduë ſur toute l'habitude du corps ? à travers de combien d'immenſes diſtances, cette humeur auroit-elle à paſſer, pour ſe porter du centre du corps à ſes extremitez les plus éloignées ? Ce ne feroit qu'à force *d'Oſcillations* redoublées du centre à la circonference, qu'un pareil tranſ-

port pourroit s'executer. Mais quel étrange renversement à imaginer dans le mouvement *peristaltique*, dérangement si malaisé à entendre ? Ce seroit apparamment d'abort par les *arteres lymphatiques* que se feroit la suction de cette humeur, les *sanguines* la recevroient en secondes, celles-ci s'en déchargeroient en d'autres *lymphatiques*, qui sont celles qui se terminent, & se perdent dans la peau & dans l'habitude du corps: mais une si étrange marche est sans exemple dans l'œconomie animale, tant tout y paroît forcé & contraire aux manieres, à l'Ordonnance, & aux loix des *Secretions*.

XXVI. Je ne croyois plus rien avoir à vous répondre pour justifier le Livre des *Observations* sur l'article de la Saignée du pied ; mais j'apprens une nouvelle accusation qui se répand contre lui. Ce n'est, dit-on, parceque l'Auteur du Livre des *Observations*, n'aime point la Saignée du pied, qu'il a écrit contr'elle ? Mais la Medecine se fait-elle donc aujourd'hui par goût, ou par sentiment, & le cœur qui regle les actions en morale, seroit-il devenu la regle des œuvres des Medecins ? Je ne me connois, Monsieur, d'autre goût en Medecine que pour ses regles, ses loix, sa dignité & son honneur. C'est à quoi je me suis singulierement étudié toute ma vie, & à quoi je me fais un devoir & un honneur de tenir uniquement. Or ces regles

& ces loix regardent ſur tout la Saignée & la purgation ; & dans la Saignée le temps, les endroits, les occaſions & les circonſtances ſuivant leſquels il faut la pratiquer, conformément aux *Obſervations*, aux uſages & aux exemples des anciens Maîtres. Après cela reſte-il quelque choſe pour le goût ou l'inclination d'un Medecin, inſtruit & animé ainſi, il trouve ſes pas tracez & ſes routes frayées dans la ſtructure des parties, dans leurs poſitions, leur Ordonnance, & leurs rapports ; ſemblable par conſequent à un copiſte dont l'habilité ne conſiſte que dans la juſteſſe de l'imitation. Suivant ces vûës rien n'eſt au choix d'un Medecin en fait de Saignée, parce qu'occupé uniquement des moyens de redreſſer les écarts que ſouffre le ſang dans ſa circulation, il ne peut les prendre que dans la diſpoſition des vaiſſeaux, dans leurs convenances, & dans leurs ſituations. Sur ce plan comme il ne peut être indifferent de ſaigner du *bras*, du *pied*, de la *gorge*, de la *veine* ou de *l'artere* ; un Medecin ne peut rien donner là-deſſus à ſon inclination ; ſes loix ſont faites, ſes ordres marquez, il ne lui convient que de les bien apprendre, de les retenir & de les ſuivre. C'eſtpourquoi l'on a vû combien la Saignée du pied (pour ne point ſortir de ce qui la regarde) a partagé les Praticiens de differentes nations, *Portugais*, *Eſpagnols*, *Fran-*

tois, dans des cas de maladies même, où elle est ce semble naturellement indiquée, telles que sont celles des femmes & des accouchées; & vous sçavez, Monsieur, là-dessus les disputes de l'Ecole de Paris en particulier, dont la plûpart des Docteurs se sont déclarez pour la Saignée du bras, préferablement à celle du pied, dans des occasions où le Peuple prévenu pour celle-ci avoit l'autre en horreur. C'est que ces Maîtres en l'Art de guérir avoient compris par leur usage, la justesse & la force de leur esprit, qu'il est des vaisseaux qui portent & attirent trop à plomb le sang sur les parties basses, quand elles étoient déja préoccupées par un sang arrêté; & en ces cas ils préferoient d'ouvrir des vaisseaux, qui par leurs situations le détourneroient ailleurs. Le succès a justifié leur pensée & confirmé leur pratique; mais l'on doit comprendre par-là que la Saignée du pied peut être susceptible d'affreux inconveniens. Un Medecin donc qui ne songe qu'à guérir ne s'en éloigne point par aversion, mais il en releve les dangers quand il trouve qu'on s'écarte de ses loix, pour en avertir les jeunes Praticiens. C'est que l'Etude elle-même mal entenduë ou mal digerée a ses pieges, & devient un moïen d'égarement ou de séduction en Medecine, quand elle y met plus d'esprit que de justesse, en faisant prendre les regles de l'Art

dans le raisonnement plûtôt que dans l'usage, le Docteur veritable ou le seur Maître en Medecine. Cet inconvenient peut devenir, si l'on n'y prend garde, celui de la Physique moderne ; si en dévelopant jusqu'au scrupule les plus secrets ressorts de la nature en general, elle manquoit à appliquer suffisamment l'esprit à la nature particuliere du corps humain ; car ces sortes de veritez generales détournant l'esprit d'un Medecin de celles qui le guideroient, à la connoissance du Mechanisme propre aux fonctions de la vie, ne l'éclairent point sur les moyens de remedier aux dérangements qui y arrivent. Pour donc se mettre à couvert de cette mé prise, il faut appliquer les raisonnemens, fussent-ils les plus *geometriques*, aux faits de pratique autorisez par l'usage des grands Maîtres, & appuyez sur la tradition qui en est restée dans les Ecoles, ou parmi leurs Disciples. Suivant ces notions, il faut apprendre dans les ouvrages de Praticiens observateurs, les temps, le choix, les occasions & semblables circonstances des grands remedes. Et ces observations posées comme la baze & les fondemens de sa pratique, emprunter des modernes, de leurs *theoremes*, de leurs *calculs*, & de leurs *démonstrations*, appliquées au *Mecanisme* du corps humain, les raisons *Physiques*, *Mécaniques* ou *Geometriques* des effets ou de la réüssite

de ces remedes. Ce sera là une Medecine *constatée* par l'usage, & confirmée par la raison, prise dans une *Geometrie* naturelle, parce qu'elle sera concertée avec celle qui régit l'œconomie animale. Sans cette précaution des raisonnemens flateurs en paroles, charmants par leur précision, & imposants par les plus respectables noms en *Geometrie*, porterons toujours à faux en Medecine, parce qu'il faut des *Medecins* pour faire des *Medecins*. Or ces *Geometres* n'auront peut-être vû des malades qu'en idée, ou en speculation : ils feront donc prendre le change à un Medecin qui se sera laissé prendre à une seduction d'autant plus insidieuse, qu'elle éclaire l'esprit, & le convainc en general sans l'instruire ou le guider en particulier.

XXVII. Les pieces ou lettres ironiques dont on vous parle, Monsieur, ne me touchent aucunement, ayant appris du plus habile homme du siecle passé en matiere de satyre, (a) qu'il est indigne de gens préposez comme sont les Medecins, pour la chose du monde presque la plus grave, qui est la vie des hommes, de plaisanter sur ce qui regarde la santé; sur quoi disoit ce grand homme, ils ne devroient jamais rien avoir à penser ou à dire que de serieux. Ce n'est pourtant point, Monsieur, que je veüille me donner pour un homme au-dessus des

a Mr Despreaux. Boileau.

atteintes de la censure, ou de la satyre, convaincu autant que je le suis qu'on m'épargne sur tout ce qu'on veut bien ne me pas reprocher. Mais qu'a à gagner le Public dans ces sortes d'écrits qui souvent ne servent qu'à lui apprêter à rire aux dépens de la Medecine, deja trop insultée, ou à l'accoûtumer à la méfiance contre les Medecins, qu'il voit perdre, à se dire des injures ou des plaisanteries, un temps qu'ils doivent tout entier à l'étude serieuse de la santé ?

Ce qu'on reprend dans mon stile, dans ma diction, dans mes expressions est encore de ce genre, tout y sera si l'on veut à reprendre, hormis l'envie que j'ai de faire entendre & sentir la verité, tout le reste demandera grace ; mais il faut y en ajoûter encore une, bien digne des grandes ames, c'est de ne me la point reprocher.

Au reste, Monsieur, voilà l'inconvenient d'ecrire en François sur la Medecine ; car cette langue n'étant point celle des Medecins, elle les expose à une nouvelle sorte de critique. En effet on ne leur reprocha jamais la rudesse ou l'inexactitude de leur maniere d'écrire en Latin, car là-dessus nous ne voyons point de difference établie entre les Auteurs plus ou moins élegants, quand d'ailleurs ils sont chacun dans leur genre estimables pour le fond des choses. *Cœlius Aurelianus* n'a point eu de brocards à essuïer sur

la

la dureté de son stile, quoiqu'il se trouve à la tête d'une secte particuliere, parce que ce stile, tel qu'on peut le souffrir dans un Medecin qui écrit pour instruire, est énergique & persuasif, sans être élegant; aussi n'a-t-il pas merité moins de loüange que *Celse*, le Ciceron de la Medecine Latine. Enfin le celebre Monsieur *Stahl*, si fort au-dessous de *Fernel* pour la latinité, ne laisse point de tenir un grand rang dans la Medecine moderne; c'est que l'on a tenu pour maxime qu'il falloit en Medecine plus dépenser en pensées qu'en paroles, parce qne ce n'est pas en bien parlant qu'on guérit, mais en bien faisant. Plaignez donc mon malheur, Monsieur, d'avoir écrit en Francois, puisqu'on m'auroit pardonné en Latin les *Barbarismes* qu'on reproche à mon Francois, mais je me menagerai une autre fois cette Indulgence.

Enfin l'on s'échappe (car je le comprens malgré vôtre discretion Monsieur,) en des termes piquants & en des expressions désobligeantes contre moi. Mais tant pis pour ceux qui en sont les Auteurs; ce sont de ces discours inofficieux, qu'Hippocrate condamne generalement dans tous les Medecins, en qui il veut de la retenuë, de la gravité & de la moderation dans leurs discours, qui doivent être exempts de tours artificieux & de paroles piquantes ou mali-

gnes (*inhoneſtorum verborum Artes.*) Mais ſi ces Meſſieurs ſont de la Faculté de Paris, ils s'oublient bien plus étrangement, ſur tout s'ils ſont jeunes ; car ils devroient mieux ſe ſouvenir des premieres leçons que leur donnent les *Statuts* de leur Compagnie, qui obligent les jeunes Docteurs à des égards ſinguliers pour ceux qui ſont leurs anciens ; (a) Et en general tous les Docteurs a avoir les uns pour les autres des manieres obligeantes (*amicitiam inter ſe colant.* (b) Leur interdiſant tout ce qui tient de l'injure du reproche, de la médiſance, &c. *abſint injuriæ probra, maledicta* (c) De ma part j'en ferai quitte pour leur pardonner, & je le fais très-volontiers, ſans pourtant les connoître ; car vous ne me les nommez pas, pour m'épargner peut-être le chagrin d'apprendre que j'ai des paſſionnez adverſaires en ceux que j'avois compté pour mes amis.

a Stat. Append. At. XVI.

b Art. XIII.

c Art. XIV.

XXVIII. Quelques autres ajoutent que je perſonnaliſe les faits dans mes *Obſervations*, où l'on apperçoit, dit-on, des évenemens ſinguliers ou des Medecins que je dénote particulierement. Mais ces imputations ſont des addreſſes calomnieuſes de gens artificieux, envieux peut-être de la fortune, de la place ou de la reputation de gens qu'ils voyent à regret au-deſſus d'eux, & contre leſquels ils cherchent à faire dire

à des Ecrits innocens de leur malignité, ce qu'ils voudroient répandre dans le Public de désobligeant contre ces Medecins, en qui ils tâchent de diminuer un credit qui les incommode. Pour moi, Monsieur, je n'en veux graces à Dieu, ni à des évenemens singuliers, ni à des Medecins en particulier; je m'instruits de ceux-là, je respecte ceux-ci: mais des teméraires, souvent même sans être Medecins, s'autorisent à Paris & dans les Provinces de cures singulieres faites par des grands Medecins pour couvrir leurs fautes ou leurs malheurs. Et en ce sens j'en veux aux dangers d'une pareille Medecine, qui s'acredite ou qui se répand dans ces mains souvent novices & toujours indiscretes, au préjudice de l'honneur & des loix de la Medecine autant que de la sureté des malades. Voulant donc contenir la jeunesse dans les regles que j'ai apprises dans la Faculté de Medecine de Paris, cette fidelle dépositaire de la saine Pratique, je suis serieusement occupé de les revendiquer & de prévenir la *prescription* qu'on pourroit alleguer, si on les laissoit en proye à la temerité ou abandonnée à la déprédation. Au surplus, Monsieur, tant de réfléxions employées dans des Ecrits de Medecins, en justifications, en preuves, en apologies, ne pourroient-elles point s'employer plus utilement dans une science où l'on ne peut

être trop avare du temps ? Ne feroit ce pas le moyen de faire cesser les démêlez que de les prévenir ? Pour cela il ne faudroit écrire sur la Medecine qu'en Latin, & à la maniere d'*Hippocrate*, par faits, par circonstances, par observations, par évenemens ; le tout nuëment, mais habilement exposé, non habillé d'opinions ou de raisonnemens, ni orné de conjectures. Car si vous le remarquez, Monsieur, les trois quarts d'un bon Livre en Medecine, sont aujourd'hui employez en réfléxions Physique, en explications curieuses, en calculs ingenieux, en raisonnemens lumineux ; & sur tout cela l'on se partage, parce que chacun pense, compte, & raisonne à sa façon, pour fonder ou justifier sa pratique. Que la bonne foi toute seule jointe à un bon esprit, exercé en pratique, & versé en observations, ne fasse plus désormais que des récits, des histoires, des descriptions exactes des mouvemens propres à la nature, de ceux de la maladie, de leurs annonces, & de leurs suites, des remedes qui auront été employez, des succez qu'ils auront eû, bons ou mauvais ; en telle qualité, telle préparation, en telles circonstances de temperaments, d'âges, de sexe, de raisons, de conditions, tout cela tiendroit lieu de systeme De sorte qu'un esprit ainsi dirigé par l'ordre ou l'esprit même de la nature, par ses loix, par ses ma-

nieres, y trouveroit ſur la connoiſſance des maladies, & pour leur cure, plus de ſecours que dans tous les curieux détails qui ornent & qui composent les Traitez de Medecine les plus agréables & les mieux penſez. *Arrétée*, *Cœlius Aurelianus*, d'après *Hippocrate*, ont écrit dans ce goût; auſſi n'ont-il point fait de gros livres. Quelques Modernes comme Monſieur *Sydenhame* en Angleterre; le Docteur *Boix* &c. en Eſpagne ont ſuivi ces erremens; l'Obſervateur Piedmontois, Monſieur *Richa* vient de le retracer. A quoi tient-il, Monſieur, que l'on n'écrive plus sur la pratique de Medecine que dans ce ſtile, ce goût, & dans cette préciſion, qui ſont ceux de la nature & de la Philoſophie Medicinale, parce qu'en tout cela ſe trouve la ſcience de la vraye nature. *Manifeſtam naturæ cognitionem non aliunde quàm ex Arte Medicâ haberi cenſeo, quam is facile percipiet qui Artem Medicinam probè complexus fuerit.* (a) Par-là l'on s'entendroit tranquillement, ſans interprêter malignement; rien ne ſeroit conteſté, tout ſeroit convenu, parce qu'on n'auroit que des faits à croire; l'on s'animeroit en s'inſtruiſant, ſans voir s'aigrir des Eſprits, ou s'indiſpoſer des perſonnes, qui étoient faites pour s'eſtimer réciproquement, & s'aimer les unes & les autres.

a Hippoc. de priſca Medicina.

XXIX. Mais, dirat-on, ces moralitez

siéent-elles bien à l'Auteur des *Observations* Car enfin son Livre, son style, & ses expressions sont-elles si parfaitement exemptes de toute aigreur ? Ne lui est-il échappé aucuns traits de vivacité ? S'est il enfin abstenu lui-même de ces raisonnemens Physiques de ces réfléxions, & de ces Etiologies, contre lesquelles il prononce des *Anathêmes d'oubli*, parce qu'en effet il voudroit les faire oublier dans les Livres de Pratique ?

L'Auteur des *Observations* est certainement bien éloigné de se croire au-dessus de tout blâme ; cependant il ne se sent coupable d'aucune de ces intentions secrettes dont on voudroit le noircir lui & son Livre. Il a voulu seulement faire sentir ses alarmes sur le désordre qu'il voit se mettre dans la Pratique de la Medecine ; & là-dessus avoüant ses prétenduës vivacitez, il prie qu'on les prenne dans le sens qu'il les employe. Car sur quoi tombent-elles que sur des Pratiques extraordinaires qui innondent le monde Medecin, dont il a l'honneur d'être bon & fidelle Citoyen. Pour cela il s'en prend en general à un Peuple nouveau en Medecine, qui la deshonore par la licence qu'il prend de se mettre au-dessus de ses regles, & de se livrer en foule à des drogues si nouvelles, qu'elles ne sont connuës que par de rares succez qu'il est plus sûr d'admirer que d'imiter. Cependant on en fait une mé-

thode univerſelle dans des maladies très-differentes dans leurs cauſes, & dans des temps ou des circonſtances qui ne ſe reſſemblent en rien. Dans cette affligeante ſituation des affaires de la Medecine, eſt-il blâmable dans un Medecin qui a paſſé les trois parts, & peut-être plus, de ſa vie, dans la ſaine pratique d'une Compagnie auſſi ſage que la Faculté de Paris, de ſe plaindre amerement, en s'élevant contre une Populace de (ſoi diſant) Praticiens, ignorants peut-être, mais certainement temeraires, qui font le dégât ſur les malades dans Paris & dans les Provinces ? Car ce n'eſt pas, Monſieur, ſurfaire le danger contre lequel on s'éleve : le goût general pour la *Saignée du pied*, pour *la purgation*, pour les *amers* au commencement des maladies, & pour le *kermés*, a gagné juſques dans les campagnes, ou comme ſi c'etoit ouverte la *boëte à Pandore*; ce ſont répandus des milliers de maux, par le moyen de ces méthodes nouvellement inventées, & de ces remedes recemment enfantez.

Les malheurs arrivez dans le traitement de la peſte de Marſeille, devenant une preuve naturelle du chemin qu'a malheureuſement fait le dogme de la purgation précoce dans les fievres malignes, cet Auteur du Livre des *Obſervations*, a pris occaſion de faire voir la fatalité de cette Doctrine, dans un

exemple recent encore, & authentique. Mais à cette occasion effrayé de l'infidelité de cette Pratique entre les mains de grands Medecins, si capables, s'il eut été possible, d'en tirer avantage pour le progrès de la profession, il n'a relevé ces malheurs, que parce qu'ils sont devenus plus formidables depuis qu'ils ont échappé aux lumieres de Praticiens si habiles; malheurs cependant qui pour ces raisons doivent être imputez à la malice essentielle de cette miserable méthode. Ces Messieurs à la verité se trouvent en parallelle avec d'autres Medecins sortis d'une autre Faculté, comme si l'on eût voulu faire contracter entr'elles deux Compagnies respectables, & unies par les mêmes vûës dans l'avancement de la Medecine; mais ceci n'est arrivé, que parce que ces autres Medecins n'ont glorieusement réüssi, qu'autant qu'en s'éloignant des nouvelles regles, ils se sont rapproché des anciennes, ausquelles ils ont sçû soumettre une maladie feroce, & ramener une nature égarée. Cependant on les reconnoît tous habiles, & dignes membres chacun des Corps ausquels ils appartiennent: mais les uns ont crû dans un mal qui passoit pour être au-dessus des regles ordinaires, pouvoir se prêter à une méthode que l'on donnoit pour être au-dessus de ces regles; les autres au contraire ont crû devoir assujettir aux regles ordinaires, une

une maladie que l'on mettoit au-dessus de leur portée. La vivacité donc, s'il y en avoit, tomberoit sur la qualité dangereuse d'une méthode si séduisante, & point du tout sur le merite de Medecins que l'on respecte, parce qu'en effet ils sont respectables.

Au surplus au milieu de semblables malheurs, est-ce zele ? Est-ce aigreur dans un Medecin obligé à veiller au bien des malades & à l'honneur de la profession, d'attaquer de front en general cependant ces dangereuses manieres de traiter les malades, qui se répandent par-tout indifferemment, & par toutes sortes de mains ? Si ce sont-là des vivacitez, elles seront de celles qui ne messiéent ni à l'honneur ni à la probité, parce qu'elles sont meritées par les coupables de ces désordres.

On reproche encore à l'Auteur des *Observations*, les *Etiologies* dont son Livre est semé ; mais dépendoit-il de lui de traiter autrement qu'on ne fait aujourd'hui les matieres de Pratique même en Medecine ? Ce sont des raisonnemens *geometriques*, à la lueur desquels on introduit de nouvelles manieres de faire la Medecine ; Peut-on plus raisonnablement s'y opposer que par des raisons *mécaniques*, moins lumineuses si l'on veut, mais certainement tirées du fond de la nature, qui prouvent la dangereuse incertitude de ces Pratiques jusqu'à

present inoüies, en montrant d'ailleurs la sureté de la Medecine que ces opinions ingenieuses voudroient faire oublier. Si cependant l'on veut que ces raisons soient mal entenduës, l'on passera là-dessus telle condamnation que l'on voudra ; car le fond de la verité en Medecine n'y perdra rien, puisque ces raisons qu'on répudie, n'alloient qu'à rendre sensibles à l'esprit des veritez de Pratique, lesquelles étant aussi anciennes que la Medecine, n'en seront pas moins subsistantes, pour être mal prouvées en Physique ou mal défenduës. Il n'en est pas de même des nouvelles Pratiques, la verité même ou la brillante vraisemblance des raisonnemens qu'on prodigueroit en leur faveur, ne diminuëroit rien de leurs dangers, & de leur incertitude ; car ce sont de ces choses qui restent douteuses, ou toujours à *enquerir*. Donc avec des raisonnements fautifs on peut suivre une Medecine sûre dans ses succez, parce qu'ayant fait ses preuves, l'usage devient son garant, ou son titre de certitude, au lieu qu'avec des raisonnemens non moins specieux que des démonstrations geometriques, l'on peut se trouver dans une Medecine fort douteuse, parce qu'elle sera encore à essayer, destituée par consequent d'usage, dont elle a besoin pour profiter des veritez qu'on lui prête.

Que le Livre des *Observations* soit donc tant imparfait qu'on le voudra dans ses *Etiologies*, la Medecine qu'il défend, n'en sera pas moins sûre pour la santé, tandis que l'abus des nouveautez qu'il attaque, ne lui sera pas moins dommageable, de quelque lustre que l'on revête les pompeux raisonnements par lesquels on parviendroit à prouver qu'elles doivent être bonnes pour la guérison; ainsi donc se verifie la maxime, que la vraye Medecine précede le raisonnement, au lieu que le raisonnement précede la fausse Medecine. Après tout cela l'on veut pourtant bien s'engager à ne plus parler *Etiologies* pour soûtenir l'ancienne Pratique, si l'on veut ne nous plus parler que par *Observations*, par recits, & par faits, quand on voudra établir des Pratiques qui lui seront opposées ; mais par des faits d'une autenticité pareille à celle qui lui est acquise dans les Ecoles & parmi les Praticiens de tous les temps, qui enfin lui est assurée par les connoissances modernes.

XXX. L'Etude des *Observations* vous paroîtra, Monsieur, comme à moi d'autant plus necessaire dans la Medecine moderne, que les malheurs des nouvelles Pratiques qui s'y introduisent, & que l'on combat ici, n'arrivent que parce que ces Pratiques deviennent publiques, & à la discretion des jeunes gens qui s'en rendent Maîtres, avant

qu'ils se soient suffisamment instruits des circonstances, des cas, & des occasions, où elles conviennent, & sans s'être munis d'assez d'*Observations* qui les ayent confirmées. L'usage de *l'Emetique* ou de la purgation reïterée dans la petite Verole & dans les fievres malignes est de ce genre ; car cette méthode, suivant l'avis du celebre Monsieur *Stahl*, quoyqu'elle soit inventée & entrée en Medecine par un Praticien (a) d'Allemagne d'une habileté distinguée, demande une sagesse & une circonspection toute singuliere, comme en avertissent les *Actes de Berlin. Hinc illustris dom. Stahbius admodum monet ne quisque inconditus imitetur beati viri (Gunelsheimeri) Methodum, non instructus cautione & circumspectione.* (b) De sorte que rien n'a tant rendu odieuse cettte méthode que l'inattention des Medecins, qui l'ont voulu imiter. *Magis odiosam reddebat hanc Methodum Medicorum inconsiderantia.* (c) Car ce défaut d'instruction ne se supplée point par l'éminence de quelque grand nom en Medecine que l'on cite, ou sous lequel on s'autorise à donner ainsi *l'Emetique*, en quoi même paroît une ignorance grossiere. *Ubi inscitiæ crassæ fuerit provocare, pro reliquâ inconsiderantiâ ad viri magna dexteritate in tali negotio versati exemplum.* (d) Or cette habilete à donner l'Emetique dans la petite Verole & dans les

a Monsieur Gundelsheimer. premier Medecin du Roy de Prusse.

b Acta Berolin. vol. 2. p. 57.

c Ibid. p. 61.

d Ibid. p. 51.

fievres malignes, consiste comme on l'apprend ici à sçavoir observer en le donnant les *jours critiques*, parce que sans cette attention, ou sans ce sçavoir faire, il est étrange combien il en coûte à l'honneur de la Medecine & à la santé des malades, pour peu qu'on s'éloigne des Loix établies à ce sujet. *Certè qui hanc Methodum sectari intendunt, quæ in cauta dierum judicatorio-criticorum evitatione nititur, ne latum quidem unguem ab illa decedere debent, ni velint ipsi gravissimas latarum Legum luere pœnas.* (a) En effet ce manquement à observer ces *jours critiques* passe en Allemagne pour avoir été la cause de la mort du fameux Monsieur *Gundelsheimer* lui-même, l'Inventeur de la méthode de donner *l'Emetique* reïteré au commencement de la *petite Verole* & des *fievres malignes*; car de-là est venu à cette méthode le nom de *Gundelsheimerienne* (*Methodus Gundelsheimeriana.*) Ce celebre Praticien étant donc tombé malade luy-même d'une fievre maligne voulut se traiter par sa methode; & pour cela s'étant fait saigner du pied, il prit le *tartre émetique* (son vomitif favori) il le reïtera après une saignée du bras (car il ne s'étoit point voüé à celle du pied) après quoi il mourut en convulsion & avec le hoquet, l'onziéme jour de sa maladie. (b) La même inattention aux *jours critiques* coûta encore la vie à son éle-

a Acta Berolin. V. 1. p. 17.

b Acta Berolin. vol. 1. p. 18. vel 2. p. 61.

ve, & son fidel imitateur Monsieur *Schwarte*, lequel en pareille maladie & suivant les errements de son illustre Maître, prit pour *Emetique* le *Vitriol blanc* (parce-que c'étoit son vomitif cheri) se fit saigner du bras, (parce que comme son Maître il ne s'étoit point asservi à celle du pied) mais après cette manœuvre, vinrent les *délires*, puis les *Convulsions*, qui terminerent sa vie aussi le onziéme de sa maladie; (a) toujours à l'exemple de son cher Maître, dont il se rendit l'Imitateur jusques dans sa mort & ses circonstances. Voilà donc, Monsieur, des conditions ou des regles, sans lesquelles l'usage de *l'Emetique* réïteré au commencement des Maladies malignes, est fatal aux malades; cependant entendez-vous dire, que ces Essains de jeunes Medecins, Sectaires en France de la méthode de Monsieur *Gundelsheimer*, en soient jamais occupez? Leurs voyez-vous jamais faire la distinction des *jours critiques* pour placer avantageusement leur *Emetique*? Les *Crises* au contraire sont pour eux des amusemens pueriles, d'anciens contes de la vieille Medecine, dont sont revenus les Praticiens modernes. Auroit-on donc manqué à leur donner cette leçon, ou l'auroit-ils négligée comme ils font tant d'autres regles de la Medecine? Il seroit fâcheux pour eux que dans un pareil oubli, ils tombassent mala-

a Ibid.

des de la petite Verole ou de fievre maligne, il en a trop coûté au premier Inventeur de cette méthode.

XXXI. Aussi la méthode de Monsieur *Gundelsheimer* tant celebre ait elle été à la Cour de *Brandebourg*, & parmi le Peuple & la Bourgeoisie, entre les mains de ce grand homme, qui passoit à *Berlin* pour l'*Esculape* de la petite Verole, (a) n'a-t-elle point enlevé tous les suffrages parmi les Medecins d'Allemagne. Ils ont découvert que cette méthode étoit originairement venuë d'un *Empirique de Venise*, auprès de qui Monsieur *Gundelsheimer* l'avoit surprise étant dans cette Ville, en contrefaisant pour cela le Valet ou l'Officier de Garde. (b) Ce vice de naissance si propre à inspirer de la méfiance contre une pratique de Medecine, n'aura pas peu servi à indisposer les Medecins, qui en effet se sont partagez sur l'usage de celle-ci. L'un (c) d'entr'eux dit qu'elle ne doit être suivie qu'avec grande précaution. *Methodus Gundelsheimeri non temerè in usum trahenda est.* Un autre (d) dit franchement (*rotundè hæc posuit*) que la méthode nouvelle de traiter la petite Verole par l'usage reïteré des *Emetiques purgatifs*, n'est ni sûre, ni imitable; & qu'il vaut mieux en se laissant gouverner par la nature, suivre la voye qu'elle montre vers l'habitude du corps, que d'attirer dans son

a V. Acta Berolin. vol. 2. p. 42.

b Ibid. 32.

c. Neuter. tab. 139. p. 554.

d Carl. in hogdego. p. 111.

centre la cause de la maladie. *Recentior Methodus per iteratas vomitiones laxatione conjunctas securitatem certam nondum est nacta, ut imitari eam possimus : præstat naturæ viam periphericam conservare, quàm centralem vi eligere.* Conformément au sentiment de ce sage Auteur. Un troisiéme (a) reconnoît que cette Méthode a besoin de sagesse, & d'être bien mesurée avec la complexion des malades ; que par consequent celle qui va à calmer, & adoucir est de beaucoup préferable à cette autre qui consiste toute en évacuation. *Methodus Gundelsheimeri circunspectione indiget & discretione subjectorum ; hinc altera magis placida Methodus correctoria, huic evacuatoriæ præfertur.* Un quatriéme (b) enfin refuse de s'expliquer sur le cas qu'on doit faire de la Méthode de ce celebre Medecin. *Quantum hic illustris Gundelsheimeri Methodus variolas repetitis vomitorio-laxativis tractandi valeat, determinare nolo.* Monsieur *Stahl* ne la tolere que moyennant une grande circonspection, *cum debitâ prudentiâ*, comme on l'a vû dans l'article précedent, sans quoi il prononce que l'entreprise est temeraire (c) *sine hac cautione, hanc sibi libertatem sumere, est certè cœptum à quo abstinuisse, perpetuò est melius.* Ajoûtant que c'est une sorte de profanation intolerable d'une Méthode qui étoit heureuse dans un Medecin Illustre. *Quod vir ille suis meritis il-*

a Juncker. tab. 51. p. 338.

b Voigte de variolis adultor. p. 7. 29.

c Act. Berolin. vol. 2. p. 43. Ibid. p. 47.

lustris Methodo facit, non ferendum ab illis profanari. (a) Il est vrai qu'un autre Medecin de grand nom (b) louë cette Méthode comme certaine, appuyée qu'elle est dit-il, sur beaucoup d'experiences, *multiplici experientiâ.* (c) Mais cette multiplicité d'experience est chez lui renfermée dans trois guérisons d'enfants, qu'il allegue en preuve. Pour donc faire perdre de vûë ce que cette Méthode a de déplaisant dans son origine, qu'elle tire d'un nommé *Behmius Empirique*, (d) l'on a tâché de revêtir de regles cette pratique pour la réduire en discipline. La premiere de ces regles, qui est de stile dans toutes les maladies malignes, consiste dans l'incompatibilité de cette Méthode avec la Saignée qu'il ne falloit point faire avant que de donner *l'Emetique. Incompatibilitate cum præmissâ venæsectione.* (e) Car Monsieur *Gundelsheimer* n'étoit malheureux que sur les malades qui l'appelloient trop tard, c'est-à dire, après avoir été saignez. Car une autre observation, c'est que l'Emetique doit être donné à temps, c'est-à-dire avant que la maladie ait fait son chemin: *Intempestivâ remedii Emetico-cathartici exhibitione.* (f) L'on insiste encore fortement sur ce que l'on ne doit point donner un évacuant qui soit ou simplement *purgatif* ou simplement *Emetique*, mais qu'il faut sçavoir marier en lui toute à la fois ces

a Ibid.

b Frider. Hofman dissert.

c Acta Berolin. vol. 2. pag. 54.

d Ibid. p. 52.

e Ibid. p. 58.

f Ibid. p. 59.

deux qualitez, au moïen desquelles il puisse en même temps évacuer doucement, efficacement, & par avance l'amas de bile qui causeroit dans le courant dc la maladie les plus funestes accidents (a) Enfin ce bienheureux Mariage devoit se faire d'une *once de Manne* avec deux *grains* de *tartre Emetique*. (b) La *caße* pouvoit entrer dans cette alliance, mais la *Manne* avoit la préference. Une derniere observation non moins essentielle pour le succès ou l'honneur de cette pratique, c'est que ce remede ne doit point être donné au mépris des *jours critiques*; car sans cette circonspection le remede ira de travers. (c) Triste avertissement puisqu'il rappelle l'affligeant ressouvenir de la double perte de Messieurs *Gundelsheimer* & *Schwarte*, le *Castor* & le *Pollux* de cette nouvelle Medecine, qu'un peu plus d'attention dans leurs Medecins pour l'observance des *jours critiques*, auroit, nous dit-on, conservez à la Republique des Lettres & à la Medecine.

a V. Acta Berolin. vol. 2. p. 53. 56.

b. Ibid. p. 54.

c Ibid. p. 61.

XXXII. Miserables appuis que ces restrictions, ces regles, & ces precautions! prises cependant non dans explications physiques, ou dans des raisonnemens ingenieux, mais dans le goût de la bonne Medecine, malgré lesquelles cependant la merveilleuse Méthode de Monsieur *Gundelsheimer* est tombée en Allemagne dans un parfait mé-

pris ; c'est, nous dit-on encore 1°. Que le Promoteur de cette nouvelle Méthode ne pouvant tout observer par lui-même, fut contraint de prendre confiance en des Medecins & des *Chirurgiens* sur qui il s'étoit déchargé du traitement de ces maladies, dont les rapports & les *Observations* lui ont imposé, quoiqu'il fût capable de donner à cette Méthode la derniere main. 2°. Qu'on a entremêlé des Saignées avec l'*Emetique*. Ce qui a fait une prévarication manifeste & capitale contre une des principales regles de cette Méthode. *Ipsi Medico inventori ad apicem rerum Medicarum gerendarum constituto, ista suam inventionem adhibendi & observandi non dabatur copia, fidem magis ponebat in hinc & indè confluentes à Medicis & Chirurgis plausibiles relationes. Nec in tam universum cecidisset hæc Methodus neglectum, si saltem in vomitorum usu constitisset, omissis venæ sectionibus* (a) Ce récit historique, Monsieur, ne seroit-il point une annonce pour la France, ou la prédiction du sort qu'y aura cette pratique ? Car des Medecins & des *Chirurgiens* aussi entreprennent en France de faire habituellement saigner & purger les malades, parce qu'ils l'ont vû faire en certains cas qu'ils ne démêlent point à des Praticiens qui ont là-dessus une habileté singuliere. Mais d'ailleurs rien fait il appercevoit tant d'incertitude ou d'instabilité dans le

a Acta Berolin. vol. 2. p. 60.

fond d'une pratique en Medecine, que la contradiction ou même la contrarieté des regles sur lesquelles on essaye de l'établir. Car ces Messieurs ont posé pour premier principe, que la Saignée est inalliable ou incompatible avec leur Méthode ; & cependant ceux là-même qui en ont été les Inventeurs, les Peres, ou les Promoteurs, sçavoir Messieurs *Gundelsheimer* & *Schwartz* se sont fait saigner eux-mêmes en prenant l'Emetique dans les fievres malignes qui les ont miserablement enlevé du monde. D'ailleurs un autre de leurs principes est qu'il faut avoir un égard très-singulier pour les *jours critiques*. (a) Après avoir avancé que moyennant la Méthode de Monsieur *Gundelsheimer*, il ne falloit pas s'embarrasser de ces jours, ni se faire à leur sujet aucun scrupule, parce qu'il n'y a point de *Crise* à menager dans ces maladies. *Nec in dierum electione scrupulus quærendus est, cum hic nihil turberur in crisi.* (b) Une autre circonstance de cette Méthode, c'étoit de ne jamais donner *l'Emetique* tout seul. (c) Et voilà ensuite qu'un Medecin celebre (Monsieur *Bergernnanus*) disciple de la secte en question, rejette la raison du mépris dans lequel est universellement tombée la Méthode de ce celebre Praticien, sur ce que l'on ne s'est point assez contenu ou renfermé dans l'usage des Emetiques. *Nec in tam universum ceci-*

a Acta Berolin. vol. I. p. 17. vol. 60.

b Ibid. p. 55.

c Ibid. p. 56.

disset hæc Methodus neglectum, si saltem in vomitoriorum usu constitisset. (a) Cependant Monsieur *Stathl*, le Coryphée des Praticiens d'Allemague, justifioit ou excusoit la Méthode de Monsieur *Gundelsheimer* (si peu semblable à la sienne) sur l'adresse singuliere qu'il avoit en cette occasion à sçavoir mêler l'*Emetique* avec des purgatifs convenables. (b) Une derniere raison pourquoi cette Méthode a été abandonnée par les Medecins de Berlin, où elle avoit été en grand credit, c'est que Monsieur *Schwartz*, lui qui avoit le secret de bien manier l'*Emetique*, étoit mort avant que d'y avoir donné la derniere main, ce qui a été cause que ce secret est tombé avec luy. *Hæc Methodus quam ante in Civitate Berolinensi plures Medicorum practicorum, præprimis Beatus Dominus Schwartz in multiplicem cum applausu traxerunt usum, ut postmodum etiam tàm diu in castris Pomeranicis, obtinuerit, quamdiù vir beatus vitâ superest eamdem dirigere valens fuit, quæ tandem post ejus fata penitùs exolevit.* (c) Après un tel aveu & une pareille disgrace arrivée en Alemagne à la méthode de traiter les maladies malignes par les *Emetiques* & les *Purgatifs* reïterez, peut-on, Monsieur, s'en promettre un meilleur succès en France, où tant de mains indiscretes, novices, ou présomptueuses la profaneront? Car comme on nous l'insinuë, le

a Ibid. p. 60.

b Ibid. p. 53. 57.

c Ibid p. 59.

ſuccès n'en a été bien ſûr en Allemagne que tant qu'il eſt demeuré dans les mains des habiles Maîtres en ce genre, c'eſt-à dire de Monſieur *Schwartz* & encore plus de Monſieur *Gundelsheimer*, dont l'addreſſe là-deſſus lui étoit paſſée en propre. *Gundelsheimeri acquiſita habilitas*, (a) au moyen de laquelle il s'etoit acquis une diſtinction très-ſinguliere.

a Ibid. p. 52.

XXXIII. Voilà, Monſieur, mes réponſes à tous les ſoupçons, aux accuſations, & à toutes les imputations que l'on ſeme dans le monde, & qu'on voudroit inſpirer contre l'Auteur & le Livre des *Obſervations*, je crois que toute perſonne équitable en ſera contente; il me vient cependant une penſée, de vous communiquer encore ſi vous le trouvez bon, le précis ou l'eſprit de cet Ouvrage. C'eſt un abregé *Analitique* dans lequel on poura appercevoir la vraye intention pour laquelle il a été entrepris & mis au jour. Peut-être eſt-ce trop vous importuner, Monſieur, mais je ne crains point de trop faire pour entrer dans vos vûës & ſuivre vos idées.

OBSERVATIONS SUR LA SAIGNE'E du pied & sur la Purgatiou au commencement de la petite Verole, &c.

CEt Ouvrage a quatre parties, chacune d'un titre particulier, mais toutes ensemble tendantes au même but, c'est de rappeller la Medecine moderne aux regles de la bonne pratique, & les jeunes Medecins à l'étude & à l'obſervance qu'ils leurs doivent. Car quelques heureux ſuccez arrivez en d'habiles mains dans la pratique de laSaignée du pied& de la purgation au commencement de la petite Verole, aïant fait illuſion, pluſieurs d'entr'eux plus enhardis qu'inſtruits par ces exemples ſinguliers, prennent ces obſervations pour des maximes, confondants ainſi les exceptions dans les regles; mais cela eſt moins ſe faire des modeles que les deshonnorer; puiſque, fuſſent-elles ces obſervations, de ces coups de Maîtres, que tout le monde reſpecte, il n'appartiendroit de les copier d'après eux qu'à ceux-là ſeuls qui par l'étude, l'uſage & le temps ſe ſeroient fait une habitude de leur ſcience & de leur habileté. Pour arrêter donc ce déſordre naiſſant encore, on fait dans la premiere partie quarante Obſervations ſur la Saignée du pied. Les premieres ſont em-

pruntées de l'état du sang, de ses qualitez de ses situations; enfin des directions qui l'assujettissent, & qui contiennent sa circulation contre les fâcheuses déterminations qu'elle pourroit recevoir de la Saignée du pied. Tout cela pris dans la constitution naturelle du sang des Espagnols que l'on prend pour exemple, parce qu'ils supportent, dit-on, la Saignée du pied sans inconvenient. Là on fait contraster le regime de vie de cette Nation avec celui des Francois: on examine la disposition des Corps de ceux-ci la condition de leur sang, la maniere de son cours, la nature des aliments qui le forment, les passions qui l'agitent; & dans ce parallele on apperçoit pourquoi les uns sont exposez aux malheurs de la Saignée du pied, tandis que les autres n'ont presque rien à en craindre.

Suivant cette idée l'on fait voir qu'un Sang comme celui des Francois, pétri de viandes succulentes & de boissons vineuses, acquiert trop de masse, & prend trop de consistence ou de poids. Que de-là s'élevent des digues dans les vaisseaux, d'où résultent des *Congestions* d'un sang accumulé, lourd & appesanti. Or un sang ainsi disposé dès le premier debut d'une maladie n'est guéres propre à suivre la voye de *Revulsion* qu'on se promet de lui faire prendre par la Saignée du pied; puisque d'ailleurs en matiere de

Congestions

Congeſtions inflammatoires comme celles-ci, n'occupaſſent-elles qu'un viſcere en particulier, les Praticiens accreditez ont toujours donné la préference à la Saignée du bras, ſuivant le beau paſſage de Celſe rapporté dans la quatorziéme *Obſervation.*

On applique ces réflexions à la petite Verole ; & comme elle conſiſte plus que toute autre maladie en *Congeſtions*, qui ne ſont point particulieres ſeulement, mais generales, puiſqu'elles occupent tout à la fois les viſceres & l'habitude du corps ; l'on prouve qu'en pareil cas la Saignée du pied ne tirant rien des parties affectées, vuide les vaiſſeaux en pure perte. De-là s'enſuivent, ſur-tout dans les enfants du Sexe, de pernicieuſes *Confidences*, ou des engagemens qui ſurviennent neceſſairement, lorſqu'un ſang mal diſpoſé à cheminer, eſt mis malgré lui en mouvement ou en route, comme il lui arrive par cette ſorte de Saignée, & dans cette conjoncture.

Le détail qui ſuit dans les *Obſervations* 17. 18. &c. ſur les cauſes & la nature des *Congeſtions*, tiendroit trop de place dans un Extrait : mais l'on y voit la part qu'ont dans ces cauſes de maladies la plenitude des vaiſſeaux, & la preſſion où ſont les Sucs qui y ſont contenus. L'on y trouve ſur-tout la raiſon d'une *pletore* particuliere aux enfants, par où ils ſont ſingulierement expoſez à la

petite Verole; & à cette occasion on touche les causes des maladies de ces jeunes creatures, le mécanisme des vaisseaux en general, & particulierement de ceux des enfans, se lit dans les *Observations* 22. & 23. Pour mieux faire sentir le vrai de tout ceci, les causes des inflammations sont expliquées dans l'Observation 24. où l'on montre qu'elles arrivent par le profond engagement de la partie rouge du sang dans les arteres lymphatiques, suivant l'opinion des plus habiles modernes, & en particulier du celebre Auteur (a) du Traité de la petite Verole suivant les loix de l'œconomie animale. Mais de ce principe ainsi posé il s'ensuit que la Saignée du pied, au lieu de ramener le sang égaré dans des détroits si écartez & dans des routes si lointaines, occasionnera des affaissements & des *Considences*. On répond aux prétendues *Observations* constantes sur la Saignée du pied, en distinguant les veritables *Observations* des faits singuliers, encore frais & recents. L'on confirme au contraire la Saignée du bras par des *Observations* suivies & constatées par de longs temps, sur quoi l'on s'en est rapporté à la pratique des Medecins de Paris, comme on le voit d'écrit dans l'Observation 26. les suivantes montrent dans l'anotomie moderne, dans l'Ordonnance des vaisseaux, dans leurs situations, leurs rapports, leurs distances,

a Monsieur Helvetius le Fils.

&c. La sureté la raison & l'indication naturelle de la Saignée du bras dans toutes les grandes maladies.

De tous ces principes l'on conclut la préference qui lui est dûë dans la petite Verole, & à ce sujet l'on donne dans les *Observations* 31, 32. &c. les *Etiologies mécaniques* des maladies & des effets de la Saignée en general. D'ailleurs rien n'étant si necessaire que de conserver aux parties leur *Ton* naturel & leur *Equilibre*, l'on fait appercevoir dans la Saignée du pied de très-grands inconveniens à cet égard. On prend pour exemple celles-là mêmes des maladies *chroniques*, où la Saignée du pied, ordinairement indiquée, attire ces désordres quand on la met trop tôt en œuvre.

La passion pour cette Saignée l'ayant mise en vogue sur le pavé de Paris, au point qu'on la pratiquoit tous les jours sur de jeunes enfants, l'on montre par des raisons *mécaniques* les dangers ausquels cette Saignée les expose : & dans ces dérangemens universels pour les enfants, on prévoit pour eux un miserable avenir dans les causes de maux que la Saignée du pied seme dans les entrailles de ces tendres corps. L'on finit cette premiere partie en faisant voir l'injustice & la temerité des nouvelles pratiques en Medecine, où rien presque n'est sûr que ce qui a vieilli avec elle.

P. II. Ici ſe trouvent 27. Obſervations. Après avoir donné dans la premiere la vraye idée de purgation, on fait voir dans les ſuivantes que l'humeur de la petite Verole n'entre point dans cette idée, parce qu'elle eſt *Inflammatoire*, appartenante à la partie rouge du ſang, ſituée hors du chemin d'un purgatif; enfin auſſi éloignée des premieres voïes, que les *Secretoires* de la peau le ſont des inteſtins. Là on détruit le vain prétexte de l'*Orgaſme*, en ſubſtituant à la notion vulgaire une explication *mécanique*. En même temps on examine ce que c'eſt que *Coction*, & l'on explique comment tout *Orgaſme* en renferme le caractere. La ſuppoſition d'humeurs *lymphatiques* que l'on deſtine à la purgation, eſt confonduë. La ſeptiéme Obſervation traite de la temerité des *Emetiques*, des *Fondants*, des *Mochliques*, de l'infidelité du *Kermés*, ce ſéduiſant prothée; enfin de la vanité des nouveaux Praticiens, qui après avoir prétexté de prétenduës benignitez ou douceurs dans leurs purgatifs accelerez, employent de plus violentes drogues, plus neuves d'ailleurs, que celles de l'ancienne Medecine. A ce ſujet on fait voir la préference dûë aux *vegetaux* au-deſſus des *mineraux*. La *malignité*, ce terme illuſoire & meurtrier, n'étant qu'une inflammation ſingulierement outrée, ne peut favoriſer la purgation qui eſt auſſi peu indiquée au commencement de la

petite verole que les cours de ventre & les vomissements sont alors peu *critiques*, parce qu'en effet rien n'est *critique* dans les premiers jours d'une maladie. Il est vrai que le cours de ventre est favorable dans les petites veroles confluentes des enfants; mais on en apporte les raisons singulieres & *mecaniques*, appuyées d'ailleurs sur l'observation constante, que les enfants supportent mieux la purgation que les adultes. L'on explique encore pourquoi elle réüssit aussi en certains cas de l'*Ethargie* & d'affaissement de cerveaux dans des corps replets & succulents, avertissant cependant que ces cas particuliers ne sont point des loix de pratique. On passe à la matiere de la *suppuration*, dont l'on expose les raisons *mecaniques*, aussi-bien que celles pourquoi la purgation y est si nuisible. Viennent les suites malheureuses de la petite Verole qui sont celles des purgations mal placées ou multipliées. Les grains de la petite Verole sont comparez à des *ulceres*, pour faire comprendre le danger de les couper, parce que par-là on interrompt la *suppuration* qui est si essentielle dans cette maladie, où l'on desseche ainsi le pus aussi mal à propos, que les *détertifs* mal entendus le font sur les playes; & là l'on explique *mecaniquement* comment se fait leur réünion : on compare enfin la *suppuration* à la purgation, par où l'on montre la temerité des purgatifs. Ce

n'est point que l'on prétende tiraniquement tenir un Medecin en brassiere ou servilement attaché aux regles, mais il en est d'indispensables. Le mal entendu de la purgation est confirmé par la pratique des grands Maîtres, qui ont mis la sureté de la cure de la petite Verole dans les *délayants* & dans les *Narcotiques*. Enfin les malheurs de la purgation sont ici confirmez par ceux qui lui sont arrivez dans la cure de la peste, & là on fait remarquer la difference des heureux succez qu'ont eu les Medecins, qui sans se livrer aux nouvelles pratiques, ont sçû se contenir dans les regles de la Medecine. Avant que de quitter ce sujet on fait entrevoir les mauvaises suites de la méthode de massacrer les tumeurs pestilentielles, parce qu'en cela se montre les annonces des maux qui s'ensuivront de la méthode de couper les grains de la petite Verole. Cette partie finit en faisant pressentir les troubles malheureux qui menacent la Medecine par la licence qu'on se donne d'imiter de nouvelle pratiques qui ne sont point à la portée de toute sorte de Medecins.

P. III. En effet cette facilité dans les esprits à se prêter à tout ce qui est nouveau ou extraordinaire en Medecine, fait comprendre combien le bon goût s'y perd, & montre la décadence ou tombe sa pratique, malgré toutes les brillantes connoissances dont elle

vient d'être illustrée dans ces derniers temps, & c'est la matiere de la troisiéme partie. Des 40. Observations qui la composent on emploïe les premieres à faire voir que la bonne pratique est fondée sur des maximes constantes, sur des loix certaines, & sur des *Observations* incontestables, dont la chaine & la suite forment une *tradition*, sur laquelle comme sur une base, doit achever de se bâtir la Medecine, en surajoutant les nouvelles découvertes à ce qui a déja été trouvé. Et c'est à quoi manque la nouvelle pratique. On trouve là-dessus des détails dans la troisiéme & quatriéme Observations, & dans la cinquiéme vient la raison principale pourquoy avec tant de merveilleux avantages la pratique n'en est pas plus avancé ; c'est que sans avoir égard aux *solides*, *puissances* avoüées dans l'Anatomie moderne, comme étant les causes & les Auteurs de tous les mouvemens, de tous les troubles, & des *impetuositez* qui arrivent au sang, on ne s'occupe que des *Fluides*, de leurs *Saveurs*, de leurs *Sels*, de leurs *Aigres*, de leurs *Colles*, de leurs *Glaires*, sans mettre au profit de la pratique ce que l'Anatomie découvre de ressorts & de forces qui travaillent toutes ces qualitez, ou qui modifient ainsi les humeurs. De-là est arrivé que la nouvelle pratique sans sortir de la crasse ou du limon des humeurs, ne s'occupe que des remedes

capables de corriger les *Fluides* : mais ces notions n'élevant point le Medecin au-dessus du vulgaire, il se laisse comme lui aller aux imaginations amusantes d'*Acides* & d'*Alkali*, sans dresser son esprit aux veritables notions pour la pratique. Les *Amers*, les *Absorbans* & semblables Correcteurs d'*Aigres* & de *concentrants* d'*Acides*, sont tous seuls face à tout évenement dans la nouvelle Medecine, sans cependant qu'on sçache bien encore les regles ou la méthode d'employer les absorbantes drogues par conséquent toujours équivoques; parce qu'on a manqué de prendre par un sage Analogisme, dans les regles de l'ancienne pratique, celles qui conviennent pour discipliner ces nouveaux venus en Medecine. C'est ainsi que la pratique marchant sans guide & sans boussole déhoit du point de sureté où elle étoit parvenuë. Au surplus la science des *Coctions* se perd ou se désapprend, & l'on ne parle de *Dépurations* que pour les troubler. Le Quinquina lui-même, ce Maître absorbant, s'il n'est donné dans les regles devient exposé à mille malheurs, comme il est expliqué ci jusqu'à la quatorziéme Observation où l'on montre que les *Délayants* qui étoient les *Absorbants* des anciens étoient exempts des dangers que l'on éprouve dans les *Absorbants* modernes. Toutes ces béyûës font beaucoup perdre à la pratique, parce qu'elles

ſes éloignent la Medecine de ſes veritables regles, & l'approchent de l'*Empiriſme.* On examine enſuite juſque vers la dix-neuviéme Obſervation le mal entendu des *Specifiques*, & à cette occaſion, l'on remarque que la *Chymie* trop écoutée, a donné trop de confiance dans les *mineraux.* On montre les inconveniens de ceux-ci, & combien les *Specifiques* eux-mêmes ſont ſoumis à la méthode, Obſervation. 23. Toutes ces dégradations dans la pratique deviennent des marques non douteuſes de décadence, parce que tout y mene, ſans cependant le vouloir, à la ſingularité, à l'indépendance des regles & à la préſomption; & les loix de l'Art de guérir une fois oubliées, font qu'on déplace ou qu'on déſapprend tout en Medecine.

Le caractere d'innovation que font voir dans la nouvelle pratique les Obſervations 24, 25. &c. eſt encore une preuve manifeſte du déchet qu'en ſouffre la Medecine; car ainſi dénuée de titres & d'autorité, elle revient comme dans ſa premiere enfance, & retombe dans ſes premiers beſoins, aſſujettie aux inconveniens des épreuves & aux dangers des eſſais tant formidables, quand il faut les faire au prix de la vie des hommes. En effet ces manieres neuves des Saignées & de purgation ſont inoüies dans les Ecoles de Medecine; & les celebres Compagnies

de Medecins de *Breslau* & de *Berlin*, & encore les Sçavants Messieurs *Ramazzini* & *Richa*, qui tous ont de nos jours écrit les histoires des maladies *Epidemiques*, dont ils se sont faits les Observateurs; enfin le celebre Monsieur *Freind* qui a si sçavamment écrit sur les *Epidemiques d'Hippocrate*, tous ces grands Auteurs n'ont rien tenté de semblable aux manieres de nos praticiens modernes. Et cet Illustre Anglois entreprenant de mettre en valeur la purgation sur la fin des *petites Veroles confluentes* ne s'est point reposé sur l'éclat de son nom si puissant en Medecine; il s'est au contraire appuyé d'un amas immense d'autoritez recüeillies parmi les grands Praticiens *Arabes*, *Grecs*, *Latins*, & modernes, dont il n'a point dédaigné d'emprunter les noms & les raisons.

Par ces singularitez se perdent en Medecine l'uniformité des vûës & ce concert des Esprits tant désiré par le Sage réformateur des Sciences (*Bacon*) pour l'avancement de la Medecine; & c'est la remarque de la vingt-huitiéme Observation. Les détails contenus dans les suivantes nous meneroient trop loin; mais ils roulent sur la vanité de certaines idées de reforme imaginées, & sur la verité des regles déja trouvées, & qui ont été utilement suivies. La trente-troisiéme Observation & quelques autres insistent sur les égards dûs à lempire des *Solides*, trop ne-

gligé d'ailleurs. En passant l'on fait remarquer l'attention que l'on doit à la vertu de *Contact*, sur-tout dans les remedes qui se donnent en petit volume, & à l'impression immédiate qu'ils font sur les *Solides*. Ce qui est singulierement remarqué dans l'Observation trente sixiéme. A ce sujet on se plaint de ce que les notions de *Geometrie*, &c. tant vantées dans la Theorie, se trouvent négligées dans la pratique, tandis qu'il est convenu parmi tous les modernes de la disposition *Spasmodique* des *Solides*, qui n'est autre chose que des *proportions* perduës, ou un changement de *Ton* dans l'état de maladie ; & de cette omission principale, l'on conclut que les manieresde la pratique moderne menent directement à la décadence de la Medecine.

L'inoculation exercée d'abord sur les arbres pour en multiplier les fruits, ou pour les rendre meilleurs, se pratique aujourd'hui sur les hommes pour multiplier leurs maladies, & pour accroître leurs malheurs ; & ce sont des Medecins qui se mettent à la tête de cette entreprise. Si donc le goût qu'on voudroit nous inspirer là-dessus étoit consenti en France comme on nous le dit d'autres Païs, ce seroit un signe évident du mauvais goût qui se répandroit en Medecine. Car cette operation est obscure dans son origine, négligée dans les Livres, ou- P. IV.

bliée de tous les Medecins dont les Ecrits nous ſont parvenus. On ne peut donc demander grace pour elle qu'à titre de nouveau remede, contre lequel il ſeroit, dit-on, auſſi peu ſage de ſe ſoulever, qu'il le fut à la Faculté de Medecine de Paris de s'oppoſer à l'*Emetique* & au *Quinquina*. Là-deſſus l'on fait voir dans les premieres Obſervations des trente qui compoſent cette quatriéme partie, la juſte défiance de cette ſage Compagnie contre les nouveaux remedes, leſquels comme on l'a vû dans la querelle de la *Transfuſion*, qui a ſurpris dans ſon temps l'approbation de grands hommes, ſont ſi capables de faire illuſion à de beaux eſprits. Au ſurplus cette operation eſt conteſtée dans ſes ſuccez, mal entenduë ou groſſiere dans ſes manieres, qui ne ſont encore que de foibles ébauches. On l'examine en parallele avec les *Veſuatoires*, les *Setons* & les *Scarifications*, & en même temps on en découvre les ſeductions, & le faux des raiſonnemens avancez en ſa faveur dans les Obſervations 7. & 8. l'on y ajoûte les dangers de prévenir les mouvemens de la nature, ou de remuer les humeurs ſans ſon aveu, au moyen de cette operation; ſuppoſé cependant qu'elle fût auſſi efficace qu'on l'aſſure pour donner la petite Vérole. Car l'on rapporte au long de juſtes raiſons de doute qu'elle puiſſe produire d'autre petite Verole

que celle qui seroit venuë à l'*inoculé*. L'on trouve dans les Observations 10, & 11. des reflexions qui seroient ici trop longues, après lesquelles on represente les dangers d'insinuer une matiere putride dans le sang ; & ces dangers sont tirez des Observations faites par l'*infusion* de certaines liqueurs dans les vaisseaux, Observation 12. suivent les questions, sçavoir si le germe de la petite Verole peut se trouver dans le pus ? S'il ne seroit pas plûtôt dans le sang ? Observation 10. Si le pus mérite d'être mis en parallele avec une ente, puisqu'on ne voit rien qui puisse en imiter le *méchanisme*. Ici se présentent de nouveaux doutes sur la validité de l'*inoculation*, & l'on touche en passant la question des *infiniments petits*. Observation 11. On vient à l'examen des faits vantez à la gloire de l'*inoculation*, & on les trouve contestez, contredits par les Medecins, blamez par les Theologiens, Observation treizieme. Les raisons d'invalidité de l'*inoculation* sont ici confirmées ; & elle-méme convaincuë de mésintelligence avec la nature, dont elle gâte les ouvrages, & en outre atteinte de contrarieté aux vûës & aux loix du Createur, & par consequent aux regles de la Medecine naturelle, c'est qu'elle est contraire à nos temperamens & à nos climats : aussi n'a-t'elle trouvé faveur ni en *Italie*, ni en *France*, quoiqu'en dise la lettre Francoise,

lettre d'ailleurs qui tient moins lieu d'une dissertation de Medecine, que d'une gazette. Les doutes sur la validité de l'*inoculation* reviennent encore, Observation 17. au sujet de l'histoire de la *Scarification malicieuse*, rapportée au long par *Horstius* Praticien celebre, parce qu'en effet elle ressemble de fort près à la prétenduë *inoculation*. A ce sujet on expose les dangers qu'il y a d'inserer une matiere malfaisante ou empoisonnée, ne fût-ce que par la pointe d'une aiguille. On oppose Observation 18. à l'*inoculation*, l'ignorance où sont les *Inoculateurs*, sur la dose & la qualité *active* ou *passive* du pus qu'ils inserent. Après toutes ces remarques il n'est point étonnant que l'*inoculation* ait donnée tant d'allarmes, jusqu'à soulever les Esprits & les Parlements : en consequence l'on doute qu'elle se trouve favorablement accueillie par la Medecine & la Chirurgie Francoise, l'une & l'autre n'étant point accoutumée à croire à la legere. Elles lui demanderont donc ses titres d'origine, d'exercice ou d'apprentissage, & ses certificats d'approbation ; mais se trouvant encore brute, inculte, chargée de soupçons, de reproches & de censures, tous concluëront du moins à en differer l'acceptation. Observation 21. on répond aux prétendus avantages de cette operation, dont on démontre les défauts, les irregularitez ou la fausseté ;

enfin on releve les fades plaiſanteries & le pitoyable *Probabiliſme* des *Inoculateurs*, dont on fait voir les mauvais raiſonnemens: la vanité de leurs promeſſes eſt confonduë en faiſant comprendre qu'une petite Verole artificielle ne peut être ni plus benigne ni plus efficace que la naturelle, & ſur cela on détruit les miſerables *Subterfuges* des *Inoculateurs*, Obſervation 25. Ces Zelateurs des nouveautez demandent les mêmes égards pour l'*inoculation* abondante en Europe, que ceux que l'on y eut pour le *Quinquina* quand il y fut apporté; mais on leur apprend à rendre juſtice au *Quinquina*, qu'ils ne traitent mal que parce qu'ils le connoiſſent trop peu, en leur prouvant la juſtice de la méfiance que merite l'*inoculation*, parce qu'elle arrive décriée, blâmée par les Prédicateurs, ſuſpecte pour les Particuliers, & contagieuſes pour les familles: Les Obſervations 28. & 29. le font voir, parce qu'elle y eſt montrée malfaiſante, criminelle, intereſſante les conſciences; illicite & fletrie par les Theologiens. Sur ce plan on l'avertit, ſi elle ſe préſente en France, que les Magiſtrats ſingulierement attentifs à la ſureté des Citoyens, & que la Faculté de Medecine de Paris uniquement occupée de leur ſanté, ne la recevront à faire ſes preuves, qu'autant qu'ils la trouveront moins ſuſpecte & mieux cautionnée.

Permettez-moy, Monſieur, en finiſſant cet Extrait d'ajouter encore un mot ſur ce que vous me faites l'honneur de me dire touchant l'*inoculation*. On m'accuſe, dites-vous, Monſieur, de la condamner trop rigoureuſement, parce qu'enfin, dit-on, il faut ſe prêter aux nouvelles pratiques, puiſque les affaires de la Medecine ne s'avanceront jamais tant que l'on en demeurera aux anciennes connoiſſances, & aux ſeules maximes de la vieille doctrine, & que l'inoculation devient celebre & autoriſée tant par de grands noms de Nations & de Medecins qui la protegent, que par la ſolidité des raiſons phyſiques par leſquelles on la ſoutient ou on la juſtifie.

Là deſſus, Monſieur, j'auray l'honneur de vous dire que je ne me laiſſe toucher en matiere de Medecine pratique, que par des ſuccez ſuivis & par des guériſons réïterées & bien averées, que j'aime à copier d'après de grands Praticiens, & ſur leſquels enſuite je me plais à m'inſtruire des raiſonnemens qu'ils font pour ſe rendre compte & au Public de leur pratique, & la faire comprendre conforme aux regles de la nature & aux loix de l'œconomie animale. C'eſt ainſi que deviennent ſupportables en Medecine des *Etiologies* ou des raiſonnemens, fuſſent-ils inexacts & imparfaits; parce qu'en ce cas la verité ſur laquelle ils poſent, couvre

tous leurs défauts. Au contraire que des raisonnemens specieux soient habilement ajustez pour prouver que des choses encore incertaines ou non verifiées doivent passer pour vrayes, parce que les raisons séduisantes que l'on en apporte seront en elle-mêmes *geometriquement* vrayes, c'est vouloir en Medecine captiver l'entendement sous des veritez d'emprunt, c'est-à-dire qui ne sont point celles qu'il cherche. Ainsi, Monsieur, se porter à des pratiques nouvelles encore informes, telle qu'est celle de l'*inoculation*, ou les adopter, parce que ceux qui les déffendent sçavent leur donner du brillant, ou leur prêter des couleurs; c'est s'exposer à prendre l'ombre pour le corps, & l'erreur pour la verité. La crainte d'un tel malheur a retardé ma créance sur tous les avantages exagerez en faveur de l'*inoculation*, parce que j'ai voulu me donner le temps de les voir confirmer; cependant j'en ai fait voir les inconveniens, & j'ai opposé raisons à raisons, bien résolu d'ailleurs de les abandonner, dès que des experiences suffisamment réïterées viendroient s'assujettir les Esprits par leur nombre & la force de l'évidence. En cela, Monsieur, serai-je plus blâmable que Messieurs *de Berlin*. (a) Car sans s'inscrire en faux contre tous les faits merveilleux de l'inoculation, ils en font sentir les dangers & en confirment l'incerti-

a Act. Berolin. v. 2. p. 6. 173.

tude, après quoi ils concluënt à suspendre leur approbation. *Ex his in universum invicem bonè pensitatis sponte sequetur conclusio. Fidem adhuc circa novi inventi .... certitudinem suspendendam esse donec tempora elapsura edocuerint eventuum certitudines.* Il me semble, Monsieur, n'avoir rien fait de pis que ces Sçavants ; mais d'aussi habiles guides peuvent être suivis. Continuant donc de penser comme eux, j'entre dans leur décision, fondée sur les malheurs qui sont arrivez & qui arrivent tous les jours à cette operation : *Cur hesitavimus inoculationem variolarum artificialem .. non citiùs adhibere in nostris locis? Nunc nimis serò tentabitur, vestigia enim terrent.* (a) Et tout rigoureux que soit leur jugement, je ne suis tenté de ne m'en point départir. *Sic tandem exspirant experimenta quæ largis encomiis, sed præcocibus extolluntur, quæ magis curiosa sunt quam salutaria.* (b) Ces Messieurs vont même plus loin, ils préviennent la condamnation de cette operation en France. *Meritò Gallia publicè prohibuit hujus experimenti tentationes cum sint fallaces, incertæ & pro circumstantiarum ratione funestæ.* (c) Je n'ai point la sotte présomption de me comparer à de si respectables personnages. Aussi n'en ais je jamais tant dit contre l'inoculation. Je finis, Monsieur, pour ne plus differer davantage à

a Act. Berolin v. 3. p. 30. 1724.

b Ibid.

c Ibid.

vous remercier de vos avis & des attentions obligeantes que vous avez pour un ami, lequel de sa part vous honore très-parfaitement, en vous assurant de toute la reconnoissance & du respect avec lequel il a l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéïssant serviteur
l'Auteur des Observations.

A Paris ce 24.
Sept. 1724.

ERRATA.

Page 10. *ligne* 5. meſſioit. *liſez* meſſi page 14. *ligne* 3. retirant. *liſez* tirant. page 21. *ligne* 16. pouriez. *liſez* pourriez. page 23. *ligne* 2. derniers *liſez* premiers. page 25. *ligne* 6. l'irruption *liſez* éruption. page 26. dans la marge Frenid. *liſez* Freind. page 28. *ligne* 26. ſtades, *liſez* ſtaſes. page 29. *ligne* 6. fortement. *liſez* frotement. page 32. dans la marge Mortant. *liſez* Morton. page 36. *ligne* 11. Kermés; le protheé. *liſez* Kermés le prothée. page 37. *ligne* 4. ſonnez. *liſez* donnez. page 40. *ligne* 12. prématuré. *liſez* prématurez. page 46. *ligne* 28. qui ſe. *liſez* qu'ils. page 69. *ligne* 23. interprêter. *liſez* s'interprêter. *ligne* 26. s'animeroit. *liſez* s'aimeroit. page 72. *ligne* 15. contracter. *liſez* contraſter. page 79. *ligne* 16. l'officier. *liſez* l'office.

LIVRES NOUVEAUX

De Medecine qui se trouvent chez GUILLAUME CAVELIER Fils, Libraire, ruë Saint Jacques, près la Fontaine saint Severin au Lys d'or, à Paris 1725.

BOERHAAVE (Herm.) Aphorismi de cognoscendis & curandis morbis in usum doctrinæ domesticæ digesti. *in* 12. *Paris.* 1720.

——*ejusd.* Libellus de Materie Medica & remediorum formulis quæ serviunt Aphorismis de cognoscendis & curandis morbis. *in* 12. *Paris.* 1720.

——*ejus.* Tractatus de viribus medicamentorum. *in* 12. *Paris.* 1723.

Hecquet (Dom.) Novus Medicinæ conspectus quæ Phisiologia & Pathologia est cum Appendice de Peste. 2. *vol. in* 12. *Paris.* 1722.

——*ejusd.* De purganda Medicina, ubi detecto evacuantium fuco, *Purgationum* fraudes & imposturæ revelantur. *in* 12. *Paris.* 1714.

——du même. *Traité de la Peste, le danger de Baraques & des Infirmeries forcées, avec un Problême sur la Peste*, in 12. Paris 1722.

——*ejuſ.* Hyppocratis Aphoriſmi, ad mentem ipſius, Artis uſum, & Corporis *mechaniſmi* rationem expoſiti. 2. *vol. in* 12. *Pariſ.* 1724.

——*du même, Obſervation ſur la Saignée du Pied & ſur la Purgation au commencement de la petite Verole, & des grandes maladies avec un Traité contre l'inoculation.* in 12. Paris 1724.

Traité des Vertus medicinales de l'Eau commune par Monſieur Smith, *avec le Traité de l'Eau du Docteur* Hancok *traduit de l'Anglois ; l'on y a joint les Theſes de Meſſieurs* Hecquet *&* Geoffroy *ſur l'Eau.* in 12. Paris 1725.

Traité complet de Chirurgie, contenant des Obſervations & des Réflexions ſur toutes les maladies chirurgicales, & la maniere de les traiter, par le Sieur de la Motte. 3. vol. in 12. Paris. 1722.

Réflexions critiques ſur la Medecine, où l'on examine ce qu'il y a de vrai ou de faux dans les jugemens que l'on porte au ſujet de cet Art, par Monſieur le Francois. 2. *vol. in* 12. *Pariſ.* 1723.

——*du même Projet de Reformation de la Medecine.* in 12. Paris 1723.

——*du même, Diſſertations contre l'uſage de ſoutenir des Theſes en Medecine avec un Memoire pour la Reformation de la Medecine de Paris.* in 12. Paris 1720.

L'Anatomie du Corps de l'homme, en abregé, traduit de l'Anglois de Keil, *avec des additions très-considerables par Monsieur* Noguez. in 12. Paris 1723.

Miroir des urines, selon les experiences des plus habiles Medecins anciens & modernes par Dauach de la Riviere. in 12. Paris 1722.

——*du même Traité des Fievres, de leurs causes & differentes, les moyens de les connoître par les urines, & de les guérir par la vertu des simples.* in 12. Paris 1598.

Keil (Jo.) Introductiones ad veram Physicam & veram Astronomiam quibus accedunt trigonomeria, studio Gravesando. 4°. *fig. Lug. Ba.* 1725.

Vercelloni (*Jac.*) de pudendorum morbis & Lute venerea. 8. *Lug. Ba.* 1722.

Barchausen (*Jo. Cour*) Collectanea Practicæ Medicinæ generalis. *in* 8. *Amst.* 1715.

Bauhini (Gasparis,) Pinax, Theatri, Bofannici cum Prodromo. 4°. *cum fig. Basileæ* 1671.

Nouvelle maniere de faire l'operation de la Taille, traduit de l'Anglois de Dougla. in 12. fig. Paris 1724.

Bernet (Go.) Exercitatio Phisico-Medica de efficacia & usu aëris mechanicori. in Corpore humano. *in* 8. *Amst.* 1723.

Art de conserver la santé des Princes & des Personnes du premier Rang, avec les avan-

tages de la vie sobre de Cornaro. in 12. *Leyde.* 1724.

Allen (*Jo.*) Synopsis universæ Medicinæ. *in* 8. *Amst.* 1723.

Petit *Traité des maladies des os.* 2. vol. in 12. fig. Paris 1723.

Drelincurtius. (Carol.) Differt. Anat. Practica. de licnosis. *in* 8. *Lug. Bat.* 1711.

Fraundorffere (Phil.) Tabula Smaragdina Medica Pharmaceutica. *in* 12. *Norimbergæ* 1713.

Freind (*Jo.*) Comment. de Febribus ad Hippocratem de febribus & morbis popularibus. *in* 8. *Amst.* 1717.

——*ejusd.* Operationes chimicæ Oxonii habitæ. 8. *Amst.* 1718.

Glauberi (Jo.) Miraculum mundi. *in* 8. *Amst.* 1653.

Guillielmini (Dom.) Opera omnia, Mash. hidr. Med. Physica; accessit. vita autoris à Jo. Bapt. Morgagni. 2. *vol.* 4. *cum fig. Genevæ.* 1719.

Hoffmanni (Jo. Maur.) Acta laboratorii chimici fundamenta chimiæ operationes præcipuas &c. 4°. *Norimbergæ* 1719.

Hovius (Jacq.) Tractatus de circulari humorum Motu in oculis 8. *cum fig. Lug. Bat.* 1716.

Hunauld, *ses entretiens sur la Rage avec les Remedes.* in 12. Chateaugonher 1714.

Clerici (Daniel) Historia latorum lumbricorum

bricorum intra hominem & Animalia naſcentium 4°. *c. fig. Genevæ* 1715.
Ephemeridum Medico-Phyſicarum Germanicarum Acad. Nat. cuſorum. 4°. 30. *vol. cum fig. Complet.*

Jantkii (Jo. Jac.) Selectus materiæ Medicæ Tabulis L X V. ſeu Theſaurus Ludovicianus recenſitus cum notis & doſibus illuſtratus. *in* 12. *Norimbergæ* 1720.

Juncken (Jo.) Conſpectus Medicinæ Theoretico Practicæ Tabulis 137. omnes primarios morbos methodo Stahliana tractādos. 2a. Edit. Aucta 1724. 4°. *Holæ.*

Lanciſii (Jo.) Opera quæ hactenus prodierunt omnia collegit Aſſaltus. 2. *vol.* 4°. *cum fig. Genevæ* 1718.

Langii (Chriſt.) Opera omnia. Medico Practica curante Rinino. 3. *vol. fol. Lipſiæ* 1704.

Leeuwenhoeck (Ant.) Arcana naturæ detecta Beneficio microſcopiorum cum Epiſtolis ad Regiam Societatem Londinenſem. 4. *vol. in* 4. *cum fig. Lug. Bat.* 1722.

Lochneri (Mich.) de Ananaſa, ſive nuce Pinea indica. 4° *fig. Norimbergæ* 1717.

Manget (Jo. Jac.) Bibliotheca Anatomica. *fol.* 2. *vol. cum fig. Genevæ* 1699.

——*ejuſ.* Bibliotheca Chirurgica. *fol.* 4. *vol. cum fig. Genevæ* 1721.

——*ejuſd.* Bibliotheca Chimica curioſa *.f.* 2.

K

vol. cum fig. Genevæ 1702.

——*ejusd.* Bibliotheca Pharmaceutico-Medica. *fol.* 2. *vol. fig. Genevæ* 1702.

——*ejus.* Theatrum Anatomicum cum Eustachii Tabulis Anat. *fol.* 3. *vol. Genevæ* 1716.

——du même *Traité de la Peste receuilli des meilleurs. Auteurs* 2. vol. in 12. Geneve 1721.

Michelotti (Petr.) de separatione Fluidorum in corpore Animali, accessit Bernoulli de motu Musculorum. 4°. Venetiis 1721.

Morgagni (Jo. Bap.) Adversaria Anatomica omnia. 6. *vol.* 4°. *cum fig. Lug. Bat.* 1723.

Morison (Rob.) Plantarum & Herbarum unius. Oxoniensis per Tabulas affinitatis & cognationis distributio nova. *fol.* 3. *vol. cum fig. Oxonii* 1715.

Muys (Gul) Observationes de salis Ammoniaci ad Febres inter mittentes usu 4°. *Franekeræ* 1716.

Municks (Jo.) Chirurgia ad Praxin hodiernam. 4°. *Amst.* 1715.

Musitani Opera omnia, seu Trutina Med. Chirugica. Pharm. Chimica. 2a. Editio aucta. *fol.* 2. *vol. Genevæ* 1716.

Nucleus Belgicus mat. Medicæ in quo desscribuntur medicamenta simplicia & alimenta usualia cum venenis accurrentibus. 8. *Bruxellis.* 1719.

Pharmacopea Bateana *in* 12. *Lugduni* 1704.
——*ejusd.* Extemporanea. Fuller 8. *Amst.* 1717.
Pittcarni. (Archibaldi) Opuscula Medica varia nova Editio aucta 4°. *Rotterod.* 1714.
Pontedera (Jul.) Compendium Tabularum Botanicarum in quo Plantæ CCLXXII. in Italia detectæ. 4°. *Patavii* 1718.
——*ejusd.* Anthologia sive de floris natura plurimis inventis, observationibusque ac tabulis Aereis ornati. 4°. *cum fig. Patavii* 1720.
Poterii (Petr.) Opera Pract. chymica cum annotationibus Frid. Hoffman. 4°. *Francofurti* 1698.
Rodber (Henr.) de nova methodo curandi Fistulas lacrymales 4°. *Aldors.* 1716.
Rudbeck (Olas.) Dissertatio de fundamentali Plantarum notitia ritè acquirendo 12. *Aug. vuid.* 1691.
Ruysch (Henr.) Theatrum universale omnium Animalium, cum enumeratione morborum quibus Medicamina ex his Animalibus potiuntur. fol. 2. *vol. cum fig. Amst.* 1718.
Ruysch (Frid.) Adversariorum Anat. Med. Chirurgicarum Decades, tres in 4°. *fig. Amst.* 1717. ad 1723.
Schurigii (Mart.) de Saliva humana natura

& usus, simulque morsus Brutorum & Hominis rabies &c. 4°. *Dresdæ* 1723.

Stahl (Georg. Ernest) Fundamenta Chimiæ dogmaticæ & experimentalis. 4°. *Norimbergæ* 1723.

Saudris (Jacq.) de Sanguinis statu naturali & pernaturali, & ejusd. ractatus de ventriculo & Emeticis. 8. *Francofurti* 1712.

SSchelhamer (Christ.) de methodo curandi Fiebres. 4°. *Jenæ* 1693.

Thesaurus secretorum curiosorum circa Medicinæ & Chymiæ Artem &c. 4°. *Genevæ* 1709.

Teichmejeri (Henr.) Institutiones Mecæ Forenses in quibus materiæ civiles criminales secundùm principia Medicorum decidendæ 4°. *Jenæ* 1723.